This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438211 4

5/5 25

ALEXANDRE KELLER

La Grèce Antique Amoureuse

d'après

LONGUS — PLATON — THÉOCRITE
BION ET MOSCHUS — SAPPHO — ANACRÉON

PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1902 10e MILLE

1. Greek literature -- Collections

La Grèce Antique Amoureuse

ALEXANDRE KELLER

La Grèce Antique Amoureuse

d'après

LONGUS — PLATON — THÉOCRITE
BION ET MOSCHUS — SAPPHO — ANACRÉON

Illustrations de Balluriau

PARIS
LIBRAIRIE L. BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1902

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
153174
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1925 L

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 exemplaires sur papier de *Chine* et 15 exemplaires
sur papier du *Japon*.
Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés
par l'Éditeur.

Préface

Préface

Le présent volume est la suite naturelle de *Amours Antiques* ou « la Rome classique amoureuse ». Nous nous sommes proposé, en effet, de présenter un tableau complet de la passion amoureuse, où doivent figurer d'une façon concrète, dans ses poètes et ses philosophes, Rome, la Grèce et l'Orient.

Dans *Amours Antiques,* le lecteur a appris ce que Rome entendait par le mot Amour. Il a constaté que, sous la diversité de l'expression, tous les écrivains latins se plurent uniformément à décrire le côté charnel de l'instinct de reproduction. Poètes légers et graves philosophes entrent dans le détail,

décrivent le baiser, dépeignent les belles chairs. Ils sont, quoi qu'ils en aient, du pays des impératrices impudiques; ils ne peuvent guère s'élever dans les régions idéales de l'amour platonique. Emportés au souffle du rut, qui mêle étrangement les feuilles, les fleurs et les fruits du monde romain, ils font écho aux courtisanes sans vergogne et aux matrones adultères.

La Grèce, plus rapprochée, semble-t-il, du soleil et de l'idéal, la Grèce, qui voulut être la patrie du beau et s'éprit de toutes les harmonies, chanta l'amour comme ferait une vierge née depuis hier à la puberté. Certes, elle n'ignora pas le plaisir des sens; mais là, où Rome se vautra souvent, elle ouvrait ses ailes toutes larges, planait, se déifiait, se drapant avec une volupté pour ainsi dire chaste dans le divin peplum du rêve.

Il fallait dire cela pour la nette compréhension de ce qui suit. Chez les écrivains grecs, c'est le mythe qui domine. Tout est symbole pour ces amants de la nature. Le réalisme brutal les choque. Mais, en revanche, comme les mots sont brûlants! comme les images sont pleines de soleil chez les poètes helléniques! Et l'on a eu raison de prétendre que la Grèce, dans sa description de l'amour, allait plus loin, dans certains cas, et, à coup sûr réveillait plus sûrement dans le cœur humain la passion dont, à ses yeux, vivait tout le panthéon des déesses enamourées.

Nous avions donc raison de dire que le présent

volume était la suite naturelle de *Amours Antiques*.

On pourrait nous objecter qu'il eût mieux valu partir de l'Orient et des temps les plus reculés pour remonter, à travers la Grèce, jusqu'à Rome. Mais il nous a semblé que la marche inverse rendrait plus accessible au lecteur l'étude d'une passion, qui, si elle ne varie pas sensiblement d'un peuple à l'autre dans son fond essentiel, présente toutefois dans son expression des divergences d'autant plus grandes que les temps sont plus différents et les mœurs plus dissemblables.

Transporter le lecteur, dès l'abord, dans un monde très séparé de lui dans l'espace et le temps, eût donc été lui rendre désagréable une étude, qui, abordée d'une autre façon, doit l'intéresser au plus haut degré.

A. K.

LONGUS

Si tout le monde a lu DAPHNIS ET CHLOÉ, *personne ne sait ce qu'en fut l'auteur. Et pourtant il eût été intéressant d'avoir quelques renseignements sur un homme qui légua à la postérité le roman le plus sincère, le plus frais, le plus éternellement vrai qu'on sache.*

Si l'on élague de ce roman la partie pour ainsi dire locale ou technique, on a, dans son évolution normale, une histoire de la passion amoureuse, ainsi qu'elle a dû naître, se développer et s'épanouir, à une époque de mœurs primitives, et parmi des êtres qui se laissaient aller, sans fausse

honte ni pudeur calculée, au besoin de s'aimer et de se reproduire.

Ici le mythe, qui domine chez Platon, ne joue plus aucun rôle. Nous sommes en présence de la vérité, laquelle, pour être fruste et réaliste, n'en demeure pas moins profondément poétique et idéale. Idéale, en vérité, si nous comparons le roman grec aux romans contemporains!

Ce qui frappe encore dans DAPHNIS ET CHLOÉ, *c'est cette idée, qui semble contradictoire à première vue, de l'impossibilité où seraient deux amoureux d'arriver spontanément au baiser reproducteur, sans l'intervention d'une âme complaisante. Daphnis a besoin, malgré l'exemple de la nature en rut, que Lycénion lui enseigne la pratique de l'amour charnel. Et l'on se demande si, grâce à la pudeur plus ou moins sincère des civilisations, grâce au parti pris de masquer tout ce qui physiquement ou moralement tient à l'amour, il ne s'est pas produit chez l'individu une régression de cet instinct énergique qui fait se rencontrer naturellement le mâle et la femelle.*

La traduction qui suit s'est modelée en bien des endroits sur celle de Courier et d'Amyot, lesquels réunis ont donné à leur travail collectif toute la grâce, toute la naïveté et toute l'exactitude de l'original grec.

Daphnis et Chloé

I

NAISSANCE DE L'AMOUR

Étant allé avec Chloé à la caverne des Nymphes, Daphnis donna à la jeune fille sa panetière et son sayon à garder, et, debout devant la fontaine, se mit à laver ses cheveux et son corps.

Les cheveux de Daphnis étaient noirs comme l'ébène et retombaient sur son cou bruni par le hâle, si bien qu'on eût dit que leur ombre

en obscurcissait la teinte. Chloé le regardait, et elle remarqua que Daphnis était beau. Comme elle ne l'avait point, jusque-là, trouvé ainsi, elle s'imagina que c'était au bain qu'il devait sa beauté. Elle lui lava elle-même le dos et les épaules, et, sentant sous sa main sa peau douce et fine, à plusieurs reprises elle se caressa à la dérobée, pour s'assurer si la sienne n'était pas plus douce.

Comme il se faisait tard et que le soleil était à son déclin, ils ramenèrent leurs troupeaux aux étables; mais, de ce moment, Chloé n'eut plus qu'une pensée, revoir Daphnis au bain.

Le lendemain, quand ils furent de retour au pâturage, Daphnis, assis, suivant son habitude, à l'ombre d'un chêne, joua de la flûte, regardant ses chèvres couchées à ses pieds, qui semblaient prendre plaisir à la mélodie. Chloé, assise de même à ses côtés, regardait paître ses brebis, mais plus souvent elle avait les yeux fixés sur Daphnis. Elle le trouva beau ainsi, jouant de la flûte. Pensant que ce fût la musique qui le faisait paraître de la sorte, elle prit la flûte après lui, pour voir si elle ne pouvait devenir belle comme lui.

Elle l'engagea à se baigner de nouveau. Et tandis qu'il prenait son bain, elle le voyait dans sa nudité, et elle ne pouvait s'empêcher de le regarder et de le toucher. Puis, le soir, revenue au logis, elle songea à Daphnis nu, et ce penser-là était commencement d'amour. Bientôt elle n'eut souci ni souvenir de rien que de Daphnis, et ne parla que de lui.

Ce qu'elle éprouvait, elle n'eût su le dire, simple fille nourrie aux champs et n'ayant même jamais entendu prononcer le nom d'amour. Mais son âme était oppressée; malgré elle, bien souvent ses yeux s'emplissaient de larmes. Elle passait les jours sans prendre de nourriture, les nuits sans trouver le sommeil, elle riait et pleurait tour à tour. Si d'aventure elle s'endormait, elle se réveillait en sursaut. Elle pâlissait par instant, et soudain son visage s'empourprait de feu.

II

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

Chloé donna un baiser à Daphnis, baiser

innocent et sans art, mais capable d'embraser un cœur qui naissait à la vie. Et il sembla à Daphnis qu'il avait reçu, non pas un baiser, mais une piqûre envenimée. Il devint triste soudain, soupirant, frissonnant, son cœur battant avec force. Il pâlissait quand ses regards tombaient sur Chloé, puis tout à coup une rougeur lui couvrait le visage.

Pour la première fois, alors, il admira la blondeur de ses cheveux, la douceur de ses grands yeux, la fraîcheur de son teint plus blanc que le lait de ses brebis. Il semblait qu'il commençât à voir, et qu'il eût été aveugle jusque-là.

S'il prenait quelque nourriture, c'était à peine pour la goûter; s'il buvait, à peine humectait-il ses lèvres.

Lui qui, d'abord, était babillard comme les cigales, restait pensif maintenant et muet; lui qui avait accoutumé de sauter plus que ses chevreaux, demeurait immobile, assis et silencieux.

Son troupeau était négligé; sa flûte gisait à terre, abandonnée. Il penchait la tête comme une fleur qui s'incline sur sa tige, se consu-

mait lentement, séchait comme l'herbe au soleil, sans joie et ne retrouvant la parole que pour s'adresser à Chloé.

Parfois, se trouvant seul, il exhalait ainsi son amour : « Que me fait donc le baiser de Chloé? Ses lèvres sont plus douces que les roses, sa bouche est plus tendre qu'un rayon de miel, et pourtant son baiser est plus cuisant que l'aiguillon de l'abeille! Bien souvent j'ai baisé mes chevreaux, bien souvent les agneaux de Chloé, qui ne faisaient que naître, et aussi le veau que lui donna Dorcon; mais rien ne saurait se comparer au baiser de la jeune fille. Ma respiration est haletante, mon cœur tressaute, mon âme languit, et pourtant je désire ce baiser encore! O mauvaise victoire! ô étrange mal dont je ne saurais dire le nom! Chloé avait-elle donc goûté de quelque poison avant de me donner ce baiser? Mais comment n'en est-elle pas morte?

« Oh! comme les rossignols chantent, et ma flûte se tait! Comme les chevreaux bondissent, et je demeure immobile! Comme les fleurs s'épanouissent toutes, et je n'en tresse ni bouquets ni couronnes! La violette

et le muguet fleurissent, et Daphnis se flétrit!

III

INFLUENCE DE LA SAISON

La saison de l'année ajoutait encore à l'ardeur de Daphnis et de Chloé. On était déjà à la fin du printemps; l'été commençait; tout respirait la vigueur. Les fruits éclosaient sur les arbres; les blés, sur les épis. Partout la douce voix des cigales, le gracieux bêlement des brebis, la nature épanouie dans toute sa richesse. L'air embaumé était suave à respirer, et les fleuves semblaient s'endormir au murmure lent et mélancolique de leurs flots. Les vents, qui soupiraient doucement dans le feuillage des pins, rappelaient les mélodies de la flûte. On eût dit que les pommes elles-mêmes se laissaient tomber enamourées; enfin le soleil, amant de la beauté, forçait chacun à se dépouiller.

Tout embrasait Daphnis. Il se plongeait dans les ruisseaux, tantôt s'ébattant dans l'eau, tantôt cherchant à saisir les poissons, qui se

jouaient dans l'onde et échappaient à ses mains, tantôt buvant à longs traits, comme s'il eût dû éteindre le feu qui le consumait. Chloé, après avoir trait toutes ses brebis, et la plupart des chèvres de Daphnis, était fort empêchée de faire prendre le lait; car les mouches la molestaient fort et la piquaient si elle voulait les chasser. Puis elle se lavait le visage, et, couronnée des plus tendres branches de pin, ceinte de la peau de faon, elle emplissait une sébile de vin et de lait, pour boire avec Daphnis.

C'était surtout vers l'heure de midi que les deux jeunes gens étaient le plus ardemment épris. Chloé, voyant Daphnis entièrement nu et d'une beauté de tout point accomplie, se consumait et se mourait d'amour. Dans tout son corps, en effet, elle ne voyait rien à reprendre. Et lui, la voyant avec cette peau de faon et cette couronne de pin, lui tendre à boire dans sa sébile, pensait apercevoir une des Nymphes mêmes, qui habitaient la caverne. Il accourait aussitôt, lui ôtait sa couronne, qu'il baisait d'abord et se mettait ensuite sur la tête. Et Chloé, tandis qu'il se baignait tout

nu, se revêtait de sa tunique, après l'avoir de même baisée d'abord. Parfois ils se jetaient des pommes en se jouant, parfois ils s'ornaient réciproquement la tête et se tressaient les cheveux. Et Chloé disait à Daphnis que ses cheveux ressemblaient aux grains de myrte, à cause de leur noirceur; et Daphnis comparait le visage de Chloé à une belle pomme, pour sa blancheur et son teint rosé. Il lui apprenait aussi à jouer de la flûte; et quand la jeune fille commençait à souffler dans l'instrument, il le lui prenait des mains et le parcourait des lèvres d'un bout à l'autre. Il agissait ainsi comme s'il voulait lui montrer où elle avait failli, mais en réalité pour la baiser à demi, en baisant la flûte aux endroits que venait d'effleurer sa bouche.

Un jour qu'il jouait de la flûte dans la brûlante atmosphère de midi, tandis que leurs troupeaux reposaient à l'ombre, Chloé s'endormit sans y prendre garde. Daphnis la voyant ainsi, posa sa flûte afin de la contempler tout à son aise et sans rougir. Et il disait à part soi ces paroles tout bas : « Oh! comme dorment ses yeux! comme sa bouche respire!

Ni pommes ni aubépines fleuries n'exhalent un parfum plus doux. Je ne l'ose baiser toutefois; son baiser pique au cœur et fait devenir fou, comme le miel nouveau. Puis j'ai peur de l'éveiller. O fâcheuses cigales! jamais leurs cris perçants ne la laisseront dormir. Voici maintenant les boucs qui luttent et entrechoquent les cornes. O loups, plus lâches que des renards, que ne les avez-vous emportés! »

Il parlait de la sorte, quand une cigale, poursuivie par une hirondelle, vint se blottir d'aventure dans le sein de Chloé. L'hirondelle ne put la saisir; elle ne put davantage s'arrêter dans son vol, si bien que son aile effleura le visage de la jeune fille. Celle-ci se réveilla en sursaut, et, ne sachant ce qui lui arrivait, poussa un grand cri. Mais quand elle vit l'hirondelle voleter autour d'elle, elle se rassura, et frotta ses yeux qui avaient envie de dormir encore.

Cependant la cigale se prit à chanter entre les tetins de la gente pastourelle, comme si, dans cet asile, elle eût voulu rendre grâces de son salut, et Chloé, surprise à nouveau, de crier plus fort encore, et Daphnis de rire de sa

crainte. Saisissant ce prétexte, il plongea sa main fort avant dans le sein de Chloé, d'où il retira la gentille cigale, qui continuait à chanter, quoiqu'il la tînt dans la main. Chloé sourit à sa vue, et, l'ayant baisée, la remit, chantant toujours, dans son sein.

IV

A L'ÉCOLE DE LA NATURE

Les brebis bêlaient, les agneaux bondissaient et se courbaient sous le ventre de leurs mères pour presser leurs mamelles. Les béliers poursuivaient les brebis qui n'avaient pas encore agnelé, se dressaient et les saillissaient l'une après l'autre. Autant en faisaient les boucs, sautant autour des chèvres, luttant entre eux et se disputant fièrement pour l'amour d'elles. Chacun avait les siennes et veillait à ce que nul autre ne fît tort à ses amours. Un pareil spectacle, même chez les vieillards éteints, eût rallumé les feux de Vénus; à plus forte raison, chez Daphnis et Chloé, qui, depuis longtemps inquiets, poursuivaient le dernier but de l'amour,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

brûlaient et se consumaient, à voir et à entendre tout cela. Ils cherchaient quelque chose qu'ils ne pouvaient trouver, au delà du baiser et des enlacements. Daphnis surtout, qui, devenu grand et bien en point, pour n'avoir bougé tout l'hiver de la maison et s'être bien reposé, baisait Chloé avec fureur, l'embrassait follement. Il faisait tout avec plus de désir et de hardiesse qu'auparavant.

Il suppliait Chloé de lui accorder toutes ses demandes et de coucher nue à ses côtés plus longtemps qu'ils n'avaient fait encore. Et comme Chloé lui demandait ce qu'il pouvait y avoir de plus que le baiser, les enlacements et se coucher tout vêtus ensemble, et ce qu'il pensait faire de plus quand ils seraient nus côte à côte : « Cela même, dit-il, que les béliers font aux brebis et les boucs aux chèvres. Vois-tu comme, après cela, les brebis demeurent captives, comme les béliers ne cherchent plus à leur courir sus, comme ils paissent tranquillement ensemble et paraissent jouir en commun d'une même volupté? Il est donc quelque chose de plus doux que ce que nous faisons, et dont la douceur surpasse les amer-

tumes de l'amour. — Eh! mais, fit-elle, ne vois-tu pas que les béliers et les brebis, les boucs et les chèvres, faisant ce que tu dis, se tiennent debout? les mâles les assaillent, et les femelles les reçoivent sur leur dos. Et toi, tu veux que je me couche avec toi à terre et toute nue! Ne sont-elles donc pas plus vêtues de leur laine ou de leur poil que moi de ce qui me couvre? »

Daphnis la crut, se coucha près d'elle et la tint longtemps serrée dans ses bras; mais il ne sut comment faire pour venir à bout de ce qu'il désirait. Alors il la fit se relever, l'embrassa par derrière, à l'imitation des boucs; mais il s'en trouva encore moins satisfait que devant. Et il s'assit à terre et se prit à pleurer d'être plus neuf que le bélier aux œuvres de l'amour.

V

COMMENT S'ENSEIGNE L'AMOUR

Dans le voisinage habitait un laboureur, qui tenait avec soi certaine petite femme, jeune et

belle, et délicate, car elle était de la ville. Elle avait nom Lycénion. Tous les matins, elle voyait passer Daphnis, qui menait paître son troupeau et, le soir, le ramenait au tect. Elle eut envie de s'aboucher avec lui et d'en faire son amoureux.

Elle le guetta si bien qu'un jour elle le trouva seul. Elle lui donna une flûte, une gaufre à miel, et une panetière de peau de cerf; mais elle n'osa rien lui dire, se doutant qu'il aimait Chloé, parce qu'il était toujours avec elle. Pourtant elle n'en savait autre chose, sinon qu'elle les avait vus se sourire et se faire des signes.

Un matin donc, elle fit entendre à son maître qu'elle allait rendre visite à une voisine en mal d'enfant. Elle suivit Daphnis et Chloé pas à pas, et se cachant derrière les buissons pour n'être point aperçue, vit de là tout ce qu'ils faisaient, entendit tout ce qu'ils disaient et comprit fort bien pourquoi pleurait le pauvre Daphnis.

Elle eut pitié de leur peine, et, considérant qu'il se présentait une occasion de faire deux fois le bien, en les instruisant et en assou-

vissant son propre désir, elle s'avisa de ce stratagème.

Le lendemain, feignant d'aller voir sa voisine en mal d'enfant, elle vint droit au chêne sous lequel était Daphnis et Chloé, et jouant la femme affolée : « A moi, Daphnis, cria-t-elle, je suis perdue ! Voilà que de mes vingt oisons, un aigle m'emporte le plus beau. Mais comme le fardeau était trop lourd, l'aigle, n'ayant pu l'enlever jusque sur ce rocher là-haut, où est son aire, s'est laissé choir au fond du vallon. Je te prie donc, mon Daphnis, de venir avec moi, car seule j'ai peur, et de m'aider à reprendre mon oison. »

Daphnis, ne se doutant de rien, se leva incontinent, prit sa houlette en main et s'en fut avec Lycénion. Celle-ci le mena loin de Chloé, dans le plus épais du bois, près d'une fontaine, où, l'ayant fait asseoir, elle lui dit : « Tu aimes Chloé ; les Nymphes me l'ont dit cette nuit. Elles sont venues me conter, dans mon sommeil, les pleurs que tu versais hier, et m'ont donné l'ordre de t'ôter de cette peine, en t'apprenant l'œuvre d'amour, qui ne consiste pas seulement à se baiser, à s'enlacer, à faire

comme les béliers et les bouquins. Il y a autre chose encore, et bien plus plaisant que tout cela, car il s'y joint la durée du plaisir. Si donc tu veux être délivré du souci que tu en as et trouver l'aise que tu cherches, contente-toi de te donner à moi, apprenti joyeux et gaillard. Et moi, pour l'amour des Nymphes, je te montrerai ce qui en est. »

Daphnis ne se put contenir de joie, tant il fut aise, en pauvre campagnard, jeune et amoureux qu'il était. Il se mit à genoux devant Lycénion, la priant à mains jointes de lui enseigner au plus vite le doux métier, afin qu'il pût faire à Chloé ce qu'il désirait. Et comme si c'eût été quelque grand et merveilleux secret, il promit à la femme un chevreau de lait, des fromages frais, de la crème, et au besoin la chèvre avec.

Or, le voyant plus naïf et plus simple encore qu'elle n'avait imaginé, Lycénion se prit à l'instruire de cette façon : elle lui commanda de s'asseoir auprès d'elle, puis de la baiser comme il faisait à Chloé, et, en la baisant, de l'embrasser, et finalement de se coucher à terre à ses côtés. Lorsqu'il se fut assis, qu'il

l'eut baisée, qu'il se fut couché près d'elle, trouvant qu'il était en bonnes dispositions et tout brûlant d'amour, elle le souleva un peu et se glissa sous lui. Puis elle le mit dans le chemin qu'il avait vainement cherché jusque-là, et où rien ne se fit qui ne soit accoutumé, la nature lui ayant assez enseigné le reste.

L'amoureuse leçon terminée, Daphnis, aussi simple que devant, voulut courir vers Chloé, pour lui faire tout aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, comme s'il eût eu peur de l'oublier. Mais Lycénion le retint, et lui dit : « Il faut que tu saches encore ceci, Daphnis : comme j'étais déjà femme, tu ne m'as point fait mal; car un autre homme, il y a déjà quelque temps, m'enseigna ce que je viens de t'apprendre, et en eut mon pucelage pour son loyer. Mais Chloé, lorsqu'elle combattra pour la première fois ce combat avec toi, criera, pleurera, saignera, comme si on l'égorgeait. Pourtant sois sans crainte, et, quand elle voudra se donner à toi, amène-la ici, afin que, si elle crie, on ne l'entende pas; si elle pleure, on ne la voie pas; si elle saigne, elle puisse se laver à cette fon-

taine. Souviens-toi cependant que c'est moi, avant Chloé, qui t'ai fait homme ! »

VI

On fit à Daphnis et à Chloé une noce toute pastorale.

Quand la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'à leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, d'autres encore portant des falots et des flambeaux allumés devant eux. Puis, quand ils furent au seuil de la chambre, ils entonnèrent un chant d'hyménée d'une voix rude et âpre, semblable au bruit du trident qui fend la terre.

Cependant Daphnis et Chloé se couchèrent nus dans le lit, où ils s'embrassèrent et se baisèrent sans clore l'œil de toute la nuit, non plus que des chouettes. Et Daphnis fit ce que Lycénion lui avait enseigné. Et Chloé comprit alors que ce qu'ils faisaient auparavant dans les champs et les bois n'était que jeux de petits enfants.

PLATON

Platon est, sans doute, un philosophe; mais il est d'abord un poète. Personne ne s'étonnera donc qu'il se rencontre chez lui une conception quelque peu mystique de l'amour. Cependant, en tant que poète, il est aussi un devin, et, comme tel, il ne peut pas ne pas chanter la vérité de ses propres sentiments et de ceux de l'humanité entière.

S'il met à la base de sa pensée philosophique le bien et le beau, le bien surtout, s'il promène son éternelle rêverie parmi les parfums de la nature en fleurs et les harmonies du monde vivant, est-il étonnant que l'amour, qui est de tous les sentiments le seul universel et irréductible, s'enveloppe,

chez lui, de toutes les beautés et soit le bien par excellence ?

Mieux que ses contemporains, mieux que ceux qui le précédèrent et le suivirent, Platon devina dans l'amour le double élément qui le fait complet. Dans le désir de possession, il voit le désir de l'idéal, et dans les formes suaves de la femme, la beauté surhumaine dont le baiser est le premier initiateur. Nous disons bien le premier, car au-dessus de la chair, si sublime parût-elle aux hommes, il y a l'amour non charnel, qui ne meurt pas avec le désir, ni ne s'évanouit avec l'âge. Le baiser est la clef de l'idéal, mais il n'est que cela. Aussi le vieillard est il capable d'amour comme le jeune homme ; et qui sait si le sentiment calme et serein ne l'emporte pas sur la fougue tumultueuse des sens ?

De parti pris, nous avons écarté de notre traduction les allusions à un vice dont semble avoir souffert toute l'antiquité gréco-latine, et à qui les meilleurs n'ont pas toujours voulu se soustraire. Ce que nous avons conservé de Platon, c'est l'amour proprement dit, le seul qui mérite d'en porter le nom. Et celui-là, Platon l'a chanté avec un luxe de détails et une exactitude — dans le mythe — qui toujours égale et parfois dépasse les meilleures études de nos contemporains.

Le Banquet ou de l'Amour

I

L'AMOUR INSPIRE LES NOBLES SENTIMENTS

L'Amour est le plus ancien des dieux; il est aussi l'auteur des plus grands biens. Car, ce qui doit diriger dans leur existence ceux qui désirent vivre conformément au beau et au bien, ce n'est ni la considération, ni la richesse, mais l'amour, et j'entends par là, la honte du mal et l'aspiration vers le beau. Sans cela, il est impossible à un État ou à un individu

d'accomplir des actes à la fois grands et beaux.

Certes, ce que dit Homère, à savoir que les dieux inspirent de l'audace à certains héros, on peut le dire de l'amour, qui inspire les amants. Bien mieux, les amants seuls savent mourir l'un pour l'autre, et cela est vrai, non seulement des hommes, mais encore des femmes. Un exemple frappant est celui d'Alceste, fille de Pélias, laquelle, aux yeux de la Grèce entière, voulut mourir pour son époux, quoiqu'il eût son père et sa mère.

II

TOUT EST PERMIS A L'AMOUREUX

Il est permis à l'amant d'employer les moyens les plus étranges pour arriver à son but, et il en récolte même des louanges. Or, s'il les employait à la poursuite et à l'acquisition de toute autre chose, il encourrait le blâme le plus amer des philosophes. En effet, si un homme, dans l'espoir de tirer de l'argent d'un autre, ou d'obtenir un emploi ou quelque chose approchant, tentait de faire ce que l'amant fait pour l'objet de son amour, s'il employait les suppli-

cations, en les accompagnant de gestes humbles et dévots, s'il faisait des serments, s'il s'étendait sur le seuil de sa porte, s'il consentait à rendre des services auxquels ne descendrait jamais un esclave, il en serait détourné aussi bien par ses ennemis que par ses amis; car les premiers lui reprocheraient ses flatteries et ses bassesses, les seconds en rougiraient et le redresseraient.

Cependant tout cela sied merveilleusement à l'amant, et on lui reconnaît volontiers le droit de le faire, sans y attacher de déshonneur, dans l'idée qu'il accomplit un devoir sublime. Bien mieux! on se plaît à admettre généralement qu'il est le seul à qui les dieux pardonnent le parjure. « Les serments d'amour, dit-on, ne sont pas des serments! » Et ainsi les dieux et les hommes octroyent toute liberté à l'amant, et nos mœurs le corroborent.

III

L'AMOUR ET LA NATURE DE L'HOMME

Jadis la nature humaine était bien différente

de ce qu'elle est aujourd'hui. Il y eut d'abord trois sexes, et non pas deux comme actuellement, le masculin et le féminin. Un troisième, en effet, constituait la synthèse de ces deux-là. Il s'est évanoui; mais le nom en est demeuré. Cet être, connu sous le nom d'Androgyne, réunissait en lui les deux sexes; mais il n'existe plus que de nom, et ce nom est un terme d'opprobre.

De plus, tout être humain présentait la forme ronde, si bien que le dos et la poitrine décrivaient un cercle. Chacun d'eux avait quatre bras, quatre jambes, deux visages exactement pareils sur un cou orbiculaire, et réunis en opposition sur une même tête; quatre oreilles, deux organes de la génération, le reste conforme à l'idée que chacun de nous peut s'en faire.

Ces trois sexes durent leur existence à cette circonstance que le mâle fut produit par le soleil, le féminin par la terre, et le troisième, qui participe des deux, par la lune qui, elle aussi, tient de la terre et du soleil. Ils avaient la forme ronde, et leurs mouvements étaient circulaires, afin de se conformer mieux à leurs

principes. Ils étaient pleins de force et d'énergie; leurs pensées étaient hautes : ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de lutter avec les dieux, ainsi que le dit Homère d'Otus et d'Ephialtès. Zeus et les autres dieux se demandèrent quelle résolution ils prendraient, mais ne surent comment aboutir. Il n'était guère pratique, en effet, de détruire les hommes et d'en foudroyer la race entière comme il fut fait, jadis, des géants. Après de longues réflexions, Zeus dit : « Je crois avoir trouvé un moyen de conserver les hommes, tout en les empêchant de mal faire, c'est de diminuer leurs forces. Je les séparerai en deux; ils en deviendront plus faibles, et, ce qui nous sera utile à nous-mêmes, ils seront plus nombreux à nous rendre hommage. Ils marcheront droits, appuyés sur deux jambes seulement. Et si, d'aventure, ils devaient retourner à leurs blasphèmes et à leurs révoltes, je les séparerais encore en deux, et ils seraient réduits à se mouvoir sur un seul pied, comme font ceux qui dansent sur des outres. »

Il dit, et divisa les hommes en deux moitiés. La séparation faite, chaque moitié cherchait à

rencontrer l'autre, et, lorsqu'elle y arrivait, elles enlaçaient leurs bras, se joignaient étroitement, dans leur désir de se confondre, et mouraient ainsi de faim, renonçant à toute action et ne voulant rien faire l'une sans l'autre. Quand l'une des deux moitiés venait à mourir et que l'autre lui survivait, celle-ci se mettait en quête d'une nouvelle moitié et l'embrassait, que ce fût la moitié d'une femme jadis entière (ce que nous appelons précisément aujourd'hui une femme) ou la moitié d'un homme. Et ainsi ils trouvaient la mort.

Ému de pitié, Zeus imagina un autre expédient : il leur plaça les parties génitales sur le devant ; car, jusque-là, elles étaient par derrière, si bien que la procréation ne se faisait pas face à face et que la semence se répandait sur la terre, comme il en arrive pour les cigales. Donc Zeus leur mit les parties sexuelles sur le devant, et, de cette manière, la conception eut lieu par l'admission des parties mâles dans les parties femelles. Quand, en effet, l'union avait lieu entre homme et femme, la génération s'opérait et il en naissait des enfants, et une descendance en sortait. Quand, au contraire,

un homme joignait un homme, ils éprouvaient du moins une satisfaction de leur rencontre et retournaient, heureux, à leurs travaux et aux autres soins de la vie. De là vient l'amour que, depuis l'origine, les hommes éprouvent naturellement les uns pour les autres; il les ramène à leur nature primitive, cherche à faire un être de deux et à guérir la nature humaine.

Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme, puisque nous avons été coupés, comme la sole, et que d'un nous sommes devenus deux. Aussi chaque partie cherche-t-elle sans cesse à joindre la partie qui lui correspond. Les hommes, qui proviennent de la séparation de ces êtres composés qu'on appelait alors des androgynes, aiment les femmes, et la plupart de ceux qui commettent l'adultère appartiennent à cette espèce, à laquelle appartiennent de même les femmes qui aiment les hommes et violent les lois de l'hymen. Mais toutes les femmes qui proviennent de la séparation des femmes primitives, ne s'intéressent pas beaucoup aux hommes; elles sont portées vers les femmes et elles comprennent les tribades. D'autre part, les hommes, nés de la

séparation des hommes primitifs, recherchent le sexe masculin.

Le désir de s'unir et de se confondre avec l'objet aimé, de manière à ne plus former à deux qu'un être unique, s'explique par notre nature originelle qui était une et constituait un tout complet.

IV

NATURE VÉRITABLE DE L'AMOUR

De tous les dieux, l'Amour est le plus heureux, parce qu'il est le plus beau et le meilleur. Il est le plus beau, car il est d'abord le plus jeune des dieux. Ce qui le démontre à l'évidence, c'est que, dans sa course, il échappe à la vieillesse, qui visiblement va d'un pas rapide, puisqu'elle nous atteint plus vite que de raison. L'Amour la déteste par nature et s'en éloigne le plus possible. Il fait, au contraire, sa compagne de la jeunesse, se plaît avec elle, et justifie l'ancienne maxime qui dit « que le semblable s'attache toujours à son semblable ».

L'Amour est, aussi, délicat; car il ne marche

ni sur la terre, ni sur les crânes, qui, précisément, ne présentent pas un point d'appui fort doux; mais il va sur les choses les plus tendres et s'y repose; c'est, en effet, dans les cœurs et dans les âmes des dieux et des hommes qu'il établit sa demeure. Bien mieux! ce n'est pas dans toutes les âmes indistinctement qu'il s'arrête; s'il en rencontre une dont les sentiments soient frustes, il l'évite, pour ne se reposer que dans les âmes tendres.

Il est, en outre, d'une nature subtile; car il ne pourrait se glisser partout, ni s'introduire doucement dans toutes les âmes, ni en sortir, s'il était d'une essence grossière. Ce qui prouve surtout sa nature à la fois tempérée et subtile, c'est la grâce qui, de l'aveu commun, est sa marque distinctive; car l'amour et la laideur sont en lutte perpétuelle. La beauté de son teint, Eros la tient sans doute de son séjour parmi les fleurs; il ne s'arrête jamais dans un corps, une âme ou tout autre objet, quand les fleurs en sont absentes ou fanées; mais qu'il rencontre un lieu semé de fleurs et rempli de parfums, il s'y pose et y demeure d'une façon durable.

Il s'agit maintenant de parler de la vertu de l'Amour. Son plus grand avantage est de ne pouvoir recevoir aucune offense de la part des dieux ou des hommes, et de ne savoir offenser un dieu ou un homme. Si, d'aventure, il lui arrive quelque chose de fâcheux, ce ne saurait être une violence, car la violence est incompatible avec l'Amour; et il ne saurait davantage faire violence. Tout le monde fait tout pour l'Amour, de bon gré; et ce que chacun de nous accorde volontairement à autrui, les lois, ces reines de l'État, le déclarent juste.

Quant à la force de l'Amour, Mars lui-même ne saurait l'égaler; car ce n'est pas Mars qui possède l'Amour, mais c'est l'Amour qui possède Mars. Or celui qui possède est plus puissant que celui qui est possédé, et celui qui tient sous sa loi le plus vaillant des dieux est nécessairement le plus vaillant de tous.

Reste à parler de l'habileté de l'Amour. Et d'abord il est un artiste si habile qu'il rend artiste qui bon lui semble. Du moins, quiconque est inspiré par l'Amour devient poète, eût-il été jusqu'alors étranger aux Muses. Ce qui prouve que l'Amour est un merveilleux artiste,

c'est qu'il excelle à faire tout ce qui est du ressort des Muses; car ce qu'on ne possède ni ne sait, on ne peut ni le donner ni l'enseigner à autrui. Ce que l'art produit de vivant dans toutes les directions, qui oserait nier que l'Amour, dans son habileté, le produit, l'Amour dont naît et par qui existe tout ce qui vit? Ne savons-nous pas que, dans les autres arts, quiconque a eu pour maître ce dieu, a acquis de la renommée et de la gloire, alors que, sans son assistance, tout homme demeure inconnu?

Enfin c'est l'Amour qui impose la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence aux vents; c'est lui qui donne une couche et le sommeil à celui que mordent les soucis. C'est Eros qui nous empêche d'être étrangers les uns aux autres, qui nous donne les joies de l'amitié, qui préside aux chœurs, aux fêtes, aux sacrifices, et fait le lien de la société. C'est lui qui engendre la douceur et bannit la rudesse, qui se montre prodigue de bienveillance et avare de haine. Il est favorable aux bons, honoré des sages, agréable aux dieux. Le pauvre le désire, le riche le garde. Père du luxe, du bien-être,

des délices, des voluptés, des charmes aimables, des tendres désirs, des passions, il veille sur les bons et néglige les méchants. Dans nos hésitations, nos craintes, nos espoirs, nos soucis, il est notre meilleur guide, notre meilleur appui, notre meilleur conseiller, notre meilleure sauvegarde. Il est la gloire des dieux et des hommes. C'est le guide à la fois le plus beau et le plus généreux que l'homme puisse suivre, et en l'honneur de qui il doive chanter les hymens qu'il entonne lui-même pour répandre la douceur parmi les dieux et parmi les hommes.

V

L'AMOUR EST FILS DE L'ABONDANCE ET DE LA PAUVRETÉ

A la naissance de Vénus, il y eut chez les dieux un festin, où se trouvait entre autres l'Abondance, fille de la Prudence. Après le repas, la Pauvreté s'en vint pour mendier, au milieu de la fête; elle s'arrêta près de la porte. Or l'Abondance, enivrée de nectar, car on ne

connaissait pas encore le vin, se rendit dans le jardin de Zeus. Lourde de boisson et fatiguée, elle ne tarda pas à s'endormir. La Pauvreté, poussée par son état de pénurie, imagina d'avoir un enfant de l'Abondance, se coucha près d'elle et conçut Eros. C'est pourquoi Eros devint le compagnon et le serviteur d'Aphrodite; car il avait été conçu le jour même où elle naquit, car il aimait naturellement le beau, et Aphrodite est souverainement belle.

Comme fils de l'Abondance et de la Pauvreté, voici quel est le sort de l'Amour : d'une part, il est toujours pauvre, et, loin d'être beau et délicat, comme on le croit communément, il est rude, malpropre, sans chaussures, sans domicile; il couche sur la terre nue, sans couverture, et s'endort auprès des portes et sur les routes, à la belle étoile; conformément à la nature de sa mère, il est le commensal du besoin; d'autre part, selon la nature de son père, il poursuit le beau et le bien; il est vaillant, hardi et persévérant, chasseur solide, toujours machinant quelque artifice, cherchant à savoir, capable de comprendre, philosophant à travers toute son existence, enchanteur subtil, magi-

cien, sophiste, ne ressemblant ni aux dieux ni aux hommes. Dans un même jour, il est florissant et plein de vie, si la fortune lui sourit; puis il meurt et ressuscite, conformément à la nature de l'Abondance. Tout ce qu'il acquiert lui échappe, si bien qu'il n'est jamais ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre la sagesse et l'ignorance, et c'est à sa naissance qu'il le doit; car il est le fils d'un père sage et riche, et d'une mère qui n'est ni sage ni riche.

VI

LE BUT DE L'AMOUR EST LA PROCRÉATION

Tous les hommes sont capables de procréation selon le corps et selon l'âme, et, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, leur nature demande à produire. Mais, si elle ne peut le faire dans la laideur, elle le peut dans la beauté. L'union de l'homme et de la femme n'est autre chose qu'une procréation, et celle-ci est un acte divin, ce qui constitue l'immortalité de l'être mortel, à savoir la fécondation

et la conception. Mais ce résultat ne peut être obtenu entre objets discordants. Or, si le laid est en désaccord avec le divin, le beau s'harmonise avec lui merveilleusement. Le beau est donc, pour la génération, à la fois le dieu de la conception et celui de l'enfantement. Aussi, lorsque l'être pris de désirs s'approche du beau, il s'emplit d'amour et de joie, féconde et reproduit; s'il s'approche, au contraire, du laid, il se replie sur lui-même, sombre et attristé, se détourne, se resserre, refuse de procréer, et, dans sa douleur, transporte ailleurs son germe inutile. C'est pourquoi l'homme qui se sent plein de semence fécondante et de mâle vigueur, se porte avec tant de fougue du côté de la beauté, qui doit satisfaire son désir de procréer; car ce n'est pas la beauté qui est le véritable objet de l'amour, mais bien la génération et la production dans la beauté. En effet, c'est la génération qui perpétue la famille des êtres animés et qui lui donne la seule immortalité que comporte la nature mortelle.

Mais quelle est donc la cause de cet amour et de ce désir? Ne remarque-t-on pas l'état étrange dans lequel se trouvent tous les

animaux, quand ils éprouvent le besoin de se reproduire, qu'il s'agisse des volatiles ou des animaux terrestres? Comme ils paraissent tous malades et unis par l'amour, d'abord, à l'heure de l'accouplement, puis, à l'époque où ils nourrissent leurs petits! Comme ils défendent ceux-ci contre les animaux les plus forts et comme ils meurent pour eux! Comme, pour les mieux nourrir, ils supportent les tiraillements de la faim et toutes les autres privations! Sans doute, pour ce qui est des hommes, on pourrait dire qu'ils agissent de la sorte par raison; mais les animaux, d'où leur peut venir cette réciprocité dans l'amour, si ce n'est de la tendance qu'a la nature mortelle à se perpétuer et à se rendre immortelle autant qu'il est en elle? Or elle n'y peut atteindre que par la génération, qui fait succéder un être jeune à un être vieux.

De tout être vivant on se plaît à dire qu'il vit et demeure identique, comme on dit d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qu'il vit et reste identique, quand, en réalité, il ne persiste jamais dans le même état, qu'il devient, au contraire, un individu nouveau

dans sa chevelure, sa chair, ses os, son sang, tout son corps entier, et, non seulement dans son corps, mais encore dans son âme. C'est ainsi que les habitudes, les mœurs, les idées, les désirs, le plaisir, la douleur, la crainte, changent constamment dans l'être, les uns apparaissant tandis que les autres s'évanouissent. Voilà comment tout ce qui est mortel participe de l'immortalité, le corps aussi bien que le reste. Et c'est du désir de l'immortalité que viennent à tous les êtres animés le désir et l'amour.

Ceux donc qui sont capables de procréer selon la chair, se tournent de préférence vers les femmes et les aiment, car ils espèrent s'assurer, par la procréation des enfants, l'immortalité, la perpétuité de leur nom et le bonheur, à ce qu'ils imaginent, dans la suite des temps.

THÉOCRITE

Les IDYLLES *de Théocrite n'ont point de rivales. Elles s'opposent avec avantage, pour le naturel, la grâce champêtre, la sincérité de l'expression, aux* BUCOLIQUES *de Virgile, qui est un citadin de l'âge d'or. Il semble vraiment, à les lire, que le poète ait oublié, un instant, les séductions des femmes de la ville, pour mieux concevoir et dépeindre la fruste passion des bergers et des bergères de son époque. Il se plaît particulièrement à l'étude des chagrins d'amour, auxquels il ne sait*

d'autre remède que le travail et la Muse, et aussi, et surtout, le recours à une passion nouvelle.

Ce qui est caractéristique chez les poètes grecs, mais surtout chez Théocrite, c'est l'absence à peu près totale du sentiment proprement dit. Tout, pour eux, dans l'amour qui a deux faces, s'il est complet, se ramène à une sensualité suraiguë, sans qu'ils se complaisent toutefois dans une description minutieuse, comme le fait Ovide en mainte rencontre. Les Grecs aiment l'harmonie et les justes proportions. Le détail, chez eux, se coule toujours dans un ensemble aux lignes pures. Ils sont d'abord amoureux de l'idéal, et c'est pourquoi l'emportement de la passion se masque toujours, dans leurs œuvres, sous une forme plus poétique que sensuelle, plus mythologique que réaliste. En un mot, ils harmonisent les faces complexes de l'homme, suivant une conception qui restera par excellence la conception artistique des poètes et des rêveurs.

Les Idylles

I

THYRSIS

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique! C'est Thyrsis qui chante, Thyrsis de l'Etna!

Où étiez-vous donc, ô Nymphes, où étiez-vous quand se mourait Daphnis? Sur le Pinde ou sur les bords du Pénée, qui arrose des vallées enchanteresses? Car vous n'étiez alors ni sur les flots tumultueux du fleuve Anapos, ni

sur les rochers de l'Etna, ni près de l'onde sacrée de l'Acis.

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique!

Les chacals et les loups pleurèrent Daphnis, et les lions de la forêt gémirent sur sa mort. Vaches et taureaux, génisses et veaux mugirent ensemble à son trépas!

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique!

Hermès, le premier, vint de la montagne et dit : « Daphnis, pourquoi ton chagrin? De qui, mon ami, es-tu si fort épris? » Puis vinrent les bouviers, les pâtres et les chevriers, et tous l'interrogèrent sur la cause de son mal. Puis apparut Priape, qui s'écria : « Malheureux Daphnis, pourquoi te consumer? Ta jeune épouse court, infatigable, à ta recherche, le long de tous les ruisseaux et dans tous les bosquets! Ah! tu es malheureux en amour et tu es intraitable! Jadis, tu méritais de passer pour bouvier, aujourd'hui tu n'es plus qu'un chevrier! Or, quand le chevrier voit la chèvre supporter les assauts du bouc, des larmes brûlantes perlent dans ses yeux, et il se plaint de

n'être pas un bouc! Et toi, quand tu vois les jeux des jeunes filles, des larmes brûlent tes paupières, parce que tu ne partages pas leurs ébats! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique!

Et Daphnis ne répondit rien; mais il entretint sa passion funeste, et le fit jusqu'au trépas!

Vint enfin Cypris, douce et souriante. Oui, elle souriait doucement, mais son cœur semblait chagrin : « Tu te vantais, en vérité, dit-elle, ô Daphnis, de vaincre l'amour; or n'es-tu pas dompté toi-même par le redoutable Eros? »

Et Daphnis lui répondit : « Insupportable Cypris, Cypris détestée, Cypris ennemie des mortels, tu dis que mon dernier jour a lui! Mais Daphnis, même dans l'Hadès, causera de cruels chagrins à Eros! Quel bruit court donc sur Cypris et le bouvier? Va sur l'Ida, où croissent les chênes, car il n'est, ici, que du gazon, et l'on n'entend que le doux bruissement des abeilles autour des ruches! Va rejoindre Anchise et le bel Adonis, puisque, lui aussi, paît des brebis, poursuit les lièvres et chasse les fauves. Dresse-toi de nouveau en

face de Diomède et lui dis : « J'ai vaincu le « bouvier Daphnis, lutte avec moi ! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique !

« O loups ! ô chacals ! ô vous qui rôdez dans la montagne, ours, adieu ! Daphnis, le bouvier, dorénavant ne vous chassera ni dans les forêts, ni sous les chênaies, ni dans les bois sacrés ! Adieu, fontaine de l'Aréthuse, et vous fleuves, qui roulez vos belles ondes du haut du Thymbris ! C'est moi ce Daphnis, qui paissait ici les vaches, qui gardait les génisses et les taureaux ! »

Entonnez, Muses chéries, entonnez un chant bucolique !

« O Pan, ô Pan, que tu sois sur les hautes montagnes du Lycée, ou que tu parcoures le grand Ménale, viens dans l'île de Sicile, abandonne le sommet d'Hélica et le tombeau escarpé de la fille de Lycaon, qu'admirent les bienheureux mêmes !

« Viens, ô roi, et prends cette belle syrinx aux sons mélancoliques : elle est enduite de cire et s'adapte bien aux lèvres ! Car déjà Eros m'entraîne dans l'Hadès ! Désormais, ronces et

acanthes, portez des violettes, et toi, beau narcisse, déroule ta chevelure sur le genévrier! Que tout se transforme et que les pins produisent des poires, puisque Daphnis est mort! Que le cerf poursuive les chiens et que la chouette des montagnes lutte par ses chants avec le rossignol! »

Achevez, ô Muses, allons, achevez ce chant bucolique!

Il dit, et se tut. Aphrodite voulait le ranimer; mais les Parques tranchèrent tous les fils de sa vie, et Daphnis descendit le courant qui le roula dans ses flots, lui, l'homme chéri des Muses et que les Nymphes ne détestaient pas!

Achevez, ô Muses, allons, achevez ce chant bucolique!

II

LES MAGICIENNES

Maintenant que je suis seul, comment déplorer mon amour? Par où commencer? D'où me vint ce mal? La fille d'Euboulos, Anaxô, le jour où nous conduisîmes les animaux les

plus divers, entre autres une lionne, autour de l'autel, vint chez nous, comme canéphore, au bois sacré d'Artémis.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

La nourrice thrace de Théocharidas — que ses os reposent en paix! — qui habitait à ma porte, vint me prier, me supplier, d'aller voir le cortège. Infortunée! je la suivis, vêtue d'un chitôn de lin fin sous ma longue tunique à la Cléariste.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

En face de la maison de Lycône, à mi-chemin du but, je vis, marchant côte à côte, Delphis et Eudamippos. Ils avaient la barbe plus blonde que la fleur de l'immortelle, et la poitrine plus brillante, ô Sélènè, que toi-même, car ils sortaient des nobles jeux du gymnase.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

Malheureuse! comme mon cœur fut profondément blessé, comme il délirait à leur vue! Mon visage perdit ses couleurs roses, et de la

procession je ne vis plus rien! Comment retournai-je à la maison? je ne le sais; mais une fièvre intense me secoua les membres, et, durant dix jours et dix nuits, je restai étendue sur mon lit!

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

Mon teint devint aussi jaune que la plante de Thapsos, mes cheveux tombèrent, il ne me restait plus que les os et la peau. Hélas! à qui ne me suis-je pas adressée? Quelle magicienne, versée dans les sortilèges, n'ai-je pas interrogée? Mais rien ne me soulageait, et le temps se passait!

Apprends d'où me vint mon amour, ô Sélènè!

Je révélai alors ma passion à mon esclave : « Thestylis, je t'en prie, trouve un remède à mon mal! Le Mydien me possède tout entière! Va, surveille les abords de la palestre de Timagète; il s'y rend souvent, car il se plaît à y couler ses heures. »

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

« Quand tu le verras seul, fais-lui douce-

ment signe et lui dis : « Simoetha t'appelle ! » Puis ramène-le jusqu'ici. » Je dis, et Thestylis s'en alla et ramena dans ma demeure Delphis à la peau éclatante. Et, dès que je lui vis franchir, d'un pas léger, le seuil de ma porte, mon corps tout entier devint plus froid que la neige, et la sueur dégoutta de mon front, semblable à la rosée qui suit le vent du sud. Je ne pus ni parler, ni même gémir comme l'enfant qui, dans son sommeil, gazouille le nom de sa mère bien-aimée. Je me changeai en poupée de cire, et mon beau corps demeura sans mouvement.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè !

Le cruel, en ma présence, fixa les yeux à terre, s'assit sur ma couche et dit : « Certes, en m'appelant dans une maison, où j'allais venir, ô Simoetha ! tu ne m'as devancé que de peu, d'aussi peu que j'ai, hier, devancé à la course le beau Philinos. Car j'y serais venu, oui, j'y serais venu, féru d'amour, avec quelques-uns de mes amis, dès cette nuit, portant dans ma poitrine des pommes de Dionysos, et sur ma tête des rameaux de peuplier, l'arbre

cher à Héraklès, entrelacés de rouges bandelettes. Si tu m'avais reçu, moi, qui passe pour le plus agile et le plus beau des jeunes hommes, j'eusse été au comble du bonheur. J'aurais dormi, satisfait, même en ne baisant que tes lèvres divines. Si, au contraire, tu m'avais repoussé, si la barre de ta porte ne s'était pas ébranlée, par le fer et le feu, je me serais ouvert un chemin jusqu'à toi! C'est à Cypris, d'abord, que je dois de la reconnaissance; puis à toi, qui me délivres de feux dévorants, ô femme, en m'appelant dans ta demeure; car j'étais à demi consumé déjà, Eros allumant des feux plus terribles que ceux d'Héphœstos de Lipari. N'est-ce pas lui, en effet, qui pousse la vierge, tourmentée par une passion farouche, à s'échapper de son foyer, et la jeune femme à abandonner la couche tiède encore de son époux? »

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Sélènè!

Il dit, et moi, prompte à la confiance, je lui saisis la main et me laissai tomber sur ma couche moelleuse. Mon corps uni à son corps s'enflamma sur le champ, le sang envahit notre

visage et de douces paroles couraient sur nos lèvres. Pour ne point te fatiguer par de vains discours, apprends, ô Sélènè, que nous accomplîmes le grand acte d'amour, et apaisâmes nos désirs réciproquement. Et jusqu'à hier, nous avions été purs et sans reproche l'un et l'autre !

III

LES BOUCOLIASTES

Damœtas et le bouvier Daphnis réunirent jadis, ô Aratos, leurs troupeaux dans un même lieu. L'un avait les joues ombrées, l'autre à demi barbues. Assis près d'une source, par un midi estival, ils chantèrent tous les deux comme suit. C'est Daphnis qui commença comme ayant porté le défi :

« Polyphème, Galatée lance des pommes à ton troupeau et dit de toi que tu es un gardien de chèvres maladroit en amour. Et toi, malheureux ! malheureux ! tu ne la regardes pas, et restes assis à jouer mélancoliquement de la flûte. Vois, à nouveau elle frappe ta

chienne, qui monte la garde près de tes brebis. Et, regardant la mer, ta chienne aboie, car dans ses ondes moirées elle réfléchit son image, tandis qu'elle gambade sur la grève où murmure le flot. Crie-lui de ne point mordre les mollets de l'enfant, au sortir de l'onde, ni de déchirer sa belle peau! Or Galatée se balance doucement devant toi, et, de même que les graines desséchées du chardon, lorsque les grille l'été radieux, elle fuit celui qui la désire, et poursuit celui qui l'évite. Elle écarte aussi le caillou de la ligne sacrée; car, ô Polyphème, l'amour souvent trouve beau ce qui ne l'est pas! »

Et Damœtas, à son tour, se mit à chanter amoureusement :

« Je l'ai vue, par Pan! lorsqu'elle lutinait mon troupeau. Elle n'a point échappé à mon œil unique, qui m'éclairera jusqu'au trépas! Que le devin Tèlémos, l'homme aux funestes prédictions, les clame contre son propre foyer et les réserve à ses enfants! Mais c'est bien moi qui, pour la rendre jalouse, ne la regarde pas et dis aimer quelque autre femme! Et, en-

tendant mes paroles, elle s'emporte contre moi, ô Pœan! et brûle d'amour! Furieuse, elle bondit de la mer et jette des regards d'envie sur mon antre et mes troupeaux. Du geste, j'excite ma chienne à aboyer contre elle, car, lorsque j'aimais Galatée, elle jappait de plaisir et du museau caressait ses hanches. En me voyant souvent agir ainsi, elle m'enverra un messager. Mais moi, je fermerai ma porte jusqu'à ce qu'elle me jure de dresser pour moi une belle couche dans cette île. Je n'ai pas, en somme, le laid visage qu'on dit! Avant-hier, je me regardai dans le calme miroir des flots, et il me parut, si je suis bon juge, que mes joues étaient belles, et beau mon œil unique, et la blancheur de mes dents l'emportait sur le marbre de Paros! Pour conjurer le sort, par trois fois j'ai craché dans ma poitrine, comme me l'enseigna la vieille Cotytaris. »

IV

LE CYCLOPE

O blanche Galatée, pourquoi repousses-tu

celui qui t'aime, ô toi qui es plus blanche que le lait caillé, plus tendre qu'un agneau, plus fière que la génisse, plus brillante que le raisin vert? C'est bien ainsi que tu viens à moi, quand je cède au doux sommeil, et que tu te sauves soudain, quand il m'abandonne; et tu fuis comme la brebis à la vue d'un loup blanc!

Je me suis épris de toi, jeune fille, quand, pour la première fois, tu vins avec ma mère, désireuse de cueillir des feuilles d'hyacinthe sur la montagne. C'est moi qui vous servais de guide. Et depuis ce temps je n'ai pu t'oublier! Mais, par Jupiter! que t'importe à toi!

Je sais, ô gracieuse jeune fille, pourquoi tu me fuis : c'est qu'un sourcil où se hérissent les poils couvre tout mon front, d'une oreille à l'autre, comme ferait un sourcil unique; c'est que je n'ai qu'un œil et un large nez qui me retombe sur la lèvre. Pourtant, tel que je suis, je pais mille troupeaux; ils me donnent le lait le meilleur, que je bois, et le fromage ne me fait défaut ni l'été, ni l'automne, ni à la fin de l'hiver; et mes clayons en sont surchargés. Je suis habile à jouer de la flûte, et l'emporte sur tous les Cyclopes, et souvent je te chante, ma

douce pomme chérie, en même temps que ma passion, jusqu'à une heure indue de la nuit. Je nourris pour toi onze faons mouchetés et quatre petits ours. Mais, viens à moi, et tu n'auras pas à le regretter!

Laisse la mer azurée frapper le rivage! Tu passeras des nuits plus agréables près de moi, dans ma grotte. Là, tu trouveras des lauriers, des cyprès délicats, le lierre noir, la vigne aux doux fruits, et l'eau fraîche, boisson divine, que l'Etna boisé fait sourdre de sa blanche neige! Or, qui préférerait à cela les flots de la mer?

Et s'il te semble que je suis trop velu, j'ai du bois de chêne et du feu qui ne s'éteint jamais sous la cendre; je consens que tu brûles mon cœur et mon œil unique, qui m'est plus cher que tout!

Hélas! pourquoi ma mère ne m'a-t-elle pas mis au monde avec des ouïes? J'irais à toi, et, à défaut de tes lèvres, je baiserais ta main! et t'apporterais ou le lis blanc ou le pavot délicat, qui porte des cliquettes rouges; mais, comme les uns poussent en été et les autres en hiver, je ne pourrais te les apporter à la fois!

Dorénavant, ô jeune fille, si quelque étranger aborde ici avec son navire, j'apprendrai à plonger, afin de savoir quel plaisir tu trouves à habiter le fond de l'eau. Puisses-tu en sortir, et, l'ayant fait, oublier de retourner à ta demeure, comme je fais maintenant, assis en cet endroit! Puisses-tu enfin consentir à être bergère avec moi, à traire le lait et à fabriquer le fromage, en y mêlant l'aigre présure!

C'est ma mère seule qui m'a nui près de toi, et je le lui reproche! Jamais elle ne t'a parlé doucement de son fils, et pourtant, de jour en jour, elle me voyait maigrir! Je lui dirai que j'ai des élancements dans la tête et les pieds, afin qu'elle souffre, puisque je souffre!

O Cyclope! Cyclope! où donc ton esprit s'est-il envolé? Puisses-tu, quittant cette plage, tresser des paniers d'osier et cueillir des feuilles pour tes agneaux! En vérité, ta raison se trouverait bientôt mieux! Trais la brebis qui est sous ta main, et ne cours pas après celle qui fuit! Tu trouveras une autre Galatée, et plus belle encore! Beaucoup de jeunes filles m'invitent à jouer avec elles, et toutes elles me sourient quand je leur prête l'oreille. Il est clair

que l'on compte encore, en ce pays, Polyphème pour quelque chose!

V

ÉPITHALAME D'HÉLÈNE

A Sparte, jadis, dans la demeure du blond Ménélas, des jeunes filles, mêlant à leurs cheveux l'hyacinthe en fleurs, formèrent un chœur devant la chambre nuptiale fraîchement décorée. Elles étaient les douze premières de la cité, la noble fleur de la Laconie, et c'était le jour où le plus jeune fils d'Atrée conduisait dans sa chambre son épouse, Hélène, la plus aimée des Tyndarides. Elles chantaient en chœur le même hymne, frappant la terre de leurs pieds entrelacés et faisant retentir la demeure de leur cri d'hyménée :

« Quoi? cher époux, tu t'endors déjà? As-tu les jambes à ce point alourdies? Trouves-tu tant de charme au sommeil? Ou bien as-tu pris un vin trop abondant avant de rejoindre la couche nuptiale? Si tu pensais dormir à ton

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

habitude, pourquoi n'avoir pas dormi tout seul? pourquoi n'avoir pas laissé cette enfant jouer avec ses compagnes jusqu'à l'aurore, aux côtés de sa mère bien-aimée? Aussi bien, Ménélas, cette jeune femme t'appartiendra et demain, et le jour suivant, et cette année, et toujours! Heureux époux! dans sa bienveillance, quelque dieu t'accorda un présage favorable, quand, venant à Sparte, où se trouvaient réunis les autres princes, tu vis se réaliser tous tes vœux!

« Seul, parmi les demi-dieux, tu auras pour beau-père Zeus, ô toi dont la fille du Cronide, sans égale parmi les femmes qui foulent la terre d'Achaïe, est venue partager la couche! Elle te donnera une belle progéniture, si elle met au monde des enfants semblables à leur mère. Nous étions des compagnes, ayant son âge, nous plaisant, comme des hommes, à courir, frottées d'huile, près des bains de l'Eurôtas. Nous sommes quatre fois soixante jeunes filles, troupe séduisante dont pas une, si on la comparait à Hélène, ne serait sans défaut! La lune montre à l'horizon un disque radieux, quand l'hiver fuit devant le doux prin-

temps : telle, Hélène à la fauve chevelure, resplendit parmi nous. Une moisson frissonnante fait la gloire des champs fertiles, le cyprès celle des jardins, le cheval thessalien celle de son char : telle, Hélène à la peau de rose, fait la gloire de Lacédémone !

« Nulle ne brode, du fil de sa corbeille, des ouvrages aussi parfaits ; nulle de celles qui font glisser la navette sur un bon métier ne tresse un tissu plus fin ; nulle ne sait jouer de la lyre, en l'honneur d'Artémis et d'Athènè à la gorge opulente, comme le fait Hélène dans les yeux de qui les amours ont fait leur nid !

« O belle, ô gracieuse jeune fille, te voilà maîtresse de maison ! Pour nous, nous irons courir encore, au printemps, dans l'arène et tresser dans les prairies herbeuses des couronnes parfumées ; mais nous garderons toujours ton souvenir, chère Hélène : tels les jeunes agneaux regrettent la mamelle de celle qui leur donna le jour ! Nous te tresserons d'abord, avec les lotus qui rampent sur le sol, une couronne qu'on suspendra à un platane ombreux, et puiserons pour toi, avec une fiole d'argent, une onde odorante dont on fera des

libations à l'ombre du platane; puis, sur son écorce, nous graverons, pour le passant, ces mots d'une concision dorienne : « Honore-« moi, je suis l'arbre d'Hélène ! »

« Sois heureuse, jeune femme, sois heureux, époux, qui a Zeus pour beau-père ! Que Latone, favorable à la jeunesse, vous accorde une belle progéniture ! Que Cypris, la déesse Cypris, vous enflamme du même amour, et que Zeus, le Cronide, vous donne des richesses à l'abri de tout danger et capables de passer de parents illustres à d'illustres enfants !

« Dormez dans les bras l'un de l'autre, férus d'amour et de désirs ! mais n'oubliez point de vous éveiller à l'aurore ! Nous viendrons, nous aussi, au matin, quand le coq, sur la branche où il gîte, aura gonflé sa gorge chatoyante pour pousser son premier chant ! Hymen ! ô hyménée ! réjouis-toi de cette union ! »

VI

LE BOUVIER

Pour l'avoir voulu embrasser, Eunicè se

moque de moi, et, dans sa raillerie : « Va-t'en loin de moi, dit-elle, tu n'es qu'un bouvier, et tu veux, misérable, me donner un baiser! Je n'ai pas appris à aimer des rustres, et mes lèvres ne se posent que sur des lèvres citadines! Que jamais, pas même en songe, tu ne baises ma bouche charmante! Quels regards, en vérité! quel langage! quelles grossières plaisanteries! Quel joli babil vraiment! quels discours séducteurs! Comme ta barbe est douce! Combien belle ta chevelure! Mais tu as des lèvres exsangues et des mains noires, et tu sens mauvais! Écarte-toi donc : tu me salirais! »

Et, tout en parlant, elle crachait par trois fois dans son sein, me toisant de la tête aux pieds; et, tandis que ses lèvres faisaient la moue, ses yeux me jetaient un regard dédaigneux. Toute bouffie de l'orgueil de sa beauté, l'insolente riait de moi aux éclats! Soudain mon sang bouillonna et je rougis de honte, comme une rose sous la rosée! Alors, reculant devant moi, Eunicè s'enfuit! Et, mon cœur s'est gonflé de colère, pour avoir été, moi si gracieux, la risée d'une courtisane revêche!

Dites-le-moi sans détour, ô bergers : ne suis-je pas beau? Est-ce qu'un dieu m'aurait changé soudain en un autre homme? Jadis, comme le lierre sur le tronc, les charmes de la beauté fleurissaient sur mon corps! Ma barbe était soyeuse; ma chevelure, pareille aux frisures des feuilles d'ache, flottait sur mes tempes, et la blancheur de mon front tranchait sur le noir de mes sourcils. Mes yeux étaient plus azurés que ceux de la divine Athènè, ma bouche plus fraîche que le fromage récemment pressé, et de mes lèvres coulaient des sons plus doux que le miel au sortir des alvéoles de cire! Enfin, que je joue de la syrinx ou de la flûte, du hautbois ou du chalumeau, mes modulations enchantent les oreilles.

Toutes les femmes de la montagne proclament ma beauté; toutes m'accordent leurs baisers, et voilà que, loin de me prendre dans ses bras, cette enfant de la ville, parce que je suis un bouvier, fuit sans vouloir m'écouter!

Et cependant le beau Dionysos lui-même fit paître des génisses dans les vallons!

Elle ne veut pas savoir que Cypris, follement éprise d'un bouvier, garda les moutons

dans les montagnes de Phrygie, qu'elle aima et pleura Adonis parmi les chênes de la forêt ! Et qu'était donc Endymion, sinon un bouvier ? Pourtant il fut aimé de Sélènè, pendant qu'il paissait ses bœufs ! Volant du haut de l'Olympe, elle descendit dans la vallée de Latmos, et dormit avec l'enfant ! Et toi, Rhéa, tu pleuras de même un bouvier, et toi enfin, ô Cronide, n'est-ce point pour un jeune bouvier que tu pris la forme d'un oiseau ?

Seule, Eunicè n'aima point un bouvier ! En vérité, elle l'emporte sur Cybèle, sur Cypris, sur Sélènè ! Puisse-t-elle, ô Cypris, ne plus embrasser, ni à la ville ni à la montagne, l'amant de son cœur, et dormir seule la nuit !

VII

OARISTYS

LA JEUNE FILLE

C'est un bouvier comme toi, c'est Paris qui ravit la prudente Hélène.

DAPHNIS

Ou plutôt c'est Hélène qui se plut à séduire le bouvier par ses caresses.

LA JEUNE FILLE

Ne sois pas vain, petit satyre! Un baiser, on le sait, n'est rien!

DAPHNIS, l'embrassant.

Et pourtant un simple baiser procure une douce volupté!

LA JEUNE FILLE

Oh! je m'essuie les lèvres; je chasse ton baiser!

DAPHNIS

Tu essuies tes lèvres? Donne, que je les baise de nouveau!

LA JEUNE FILLE

Baise tes génisses, c'est assez bon pour toi! mais non pas une jeune fille, libre encore du joug.

DAPHNIS

Ne fais pas la fière! Ta jeunesse passera vite, comme un songe.

LA JEUNE FILLE

La grappe de raisin ne sèche-t-elle point? la rose flétrie ne périt-elle pas?

DAPHNIS

Voilà, déjà je vieillis; et je ne bois que du lait et du miel!

LA JEUNE FILLE

N'approche pas ta main : je te déchirerai tes lèvres!

DAPHNIS

Viens sous ces oliviers sauvages : je veux te dire quelque chose.

LA JEUNE FILLE

Non! je me suis déjà laissé prendre à tes belles paroles!

DAPHNIS

Viens sous ces ormeaux : tu entendras ma flûte.

LA JEUNE FILLE

Garde ta musique pour toi : je n'aime pas les lamentations.

DAPHNIS

Ah! redoute, toi aussi, redoute, jeune fille, la colère de Paphia!

LA JEUNE FILLE

Que m'importe Paphia! pourvu qu'Artémis me soit propice!

DAPHNIS

Ne dis pas cela! Prends garde qu'elle ne te frappe, et que tu ne tombes à jamais dans son filet!

LA JEUNE FILLE

Qu'elle me frappe, s'il lui plaît! Je te le répète, Artémis me protègera!

DAPHNIS

Tu n'échapperas pas à Eros : aucune jeune fille ne lui échappe!

LA JEUNE FILLE

Je lui échapperai, par Pan! Mais toi, puisses-tu à jamais porter son joug!

DAPHNIS

Je crains bien qu'il ne te livre à un amant qui ne me vaudra pas!

LA JEUNE FILLE

Beaucoup m'ont recherchée ; aucun n'a touché mon cœur !

DAPHNIS

A mon tour, je suis de leur nombre, et prétends à ton amour !

LA JEUNE FILLE

Et pourquoi, mon ami ? Le mariage n'apporte que chagrins !

DAPHNIS

Non ! Ce sont des joies et non l'ennui ou la douleur que procure le mariage !

LA JEUNE FILLE

Quoi ? ne dit-on pas que la femme redoute le mari ?

DAPHNIS

Au contraire, elle le gouverne ! D'ailleurs, que craint la femme ?

LA JEUNE FILLE

Je crains d'accoucher ! Les flèches d'Ilithyie sont cruelles !

DAPHNIS

Ta souveraine, Artémis, allège les douleurs de l'enfantement!

LA JEUNE FILLE

Et pourtant j'ai peur d'avoir des enfants; mon beau corps se fanerait!

DAPHNIS

Si tu donnes le jour à de beaux enfants, tu vivras une vie charmante dans tes propres fils!

LA JEUNE FILLE

Et, si je consens, quel dot m'apporteras-tu, qui compense le mariage?

DAPHNIS

Tout ce troupeau, tous ces bois, toute cette prairie!

LA JEUNE FILLE

Jure qu'après m'avoir possédée tu ne m'abandonneras pas dans l'affliction!

DAPHNIS

Je le jure par le dieu Pan! essayerais-tu même de me chasser!

LA JEUNE FILLE

Me fais-tu préparer une chambre? construire un foyer et des étables?

DAPHNIS

Ta chambre sera prête, et j'engraisse pour toi ces beaux troupeaux!

LA JEUNE FILLE

Mais que dirai-je à mon vieux père? Quel discours lui tenir?

DAPHNIS

Il approuvera notre union, dès qu'il saura mon nom.

LA JEUNE FILLE

Dis-le donc! souvent c'est le nom qui nous charme!

DAPHNIS

Je m'appelle Daphnis; j'ai pour père Lycidas et pour mère Nomœa.

LA JEUNE FILLE

Tes parents sont d'honnêtes gens, et, sous ce rapport, je suis ton égale!

DAPHNIS

Je le sais, tu es de bonne famille; tu as pour père Ménalcas.

LA JEUNE FILLE

Montre-moi tes bois! Où sont tes étables?

DAPHNIS

Ici. Vois comme fleurissent mes cyprès élancés!

LA JEUNE FILLE

Broutez, mes chèvres : je vais visiter les domaines du bouvier.

DAPHNIS

Paissez en paix, mes taureaux : je vais montrer mes bois à la jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Que fais-tu, petit satyre? Pourquoi caresses-tu mon sein, sous mon vêtement?

DAPHNIS

Je veux initier d'abord ces pommes à l'amour,... et ce jeune duvet...

LA JEUNE FILLE

Je me meurs, par Pan! ôte ta main!

DAPHNIS

Sois sans crainte, ma vierge bien-aimée! Pourquoi trembler? Comme tu es peureuse!

LA JEUNE FILLE

Tu me renverses dans le fossé et salis mes beaux vêtements!

DAPHNIS

Non, voici, j'étends sous toi une moelleuse toison.

LA JEUNE FILLE

Hélas! hélas! tu m'arraches aussi ma ceinture! Pourquoi l'avoir dénouée?

DAPHNIS

C'est ma première offrande à Paphia!

LA JEUNE FILLE

Arrête, malheureux! Quelqu'un vient! J'entends du bruit!

DAPHNIS

Ce sont les cyprès qui se content doucement ton hymen!

LA JEUNE FILLE

Ma tunique, tu l'as mise en lambeaux! me voici nue!

DAPHNIS

Je te donnerai une autre tunique, plus grande que la tienne!

LA JEUNE FILLE

Tu promets tout, et demain, peut-être, tu ne me donneras pas même du sel!

DAPHNIS

Je voudrais te donner jusqu'à mon âme!

LA JEUNE FILLE

Artémis, sois sans colère! Je renie tes enseignements!

DAPHNIS

J'immolerai une génisse à Eros et une vache à Aphrodite!

LA JEUNE FILLE

Vierge, je vins ici, et je retournerai femme à la maison!

DAPHNIS

Oui, tu seras femme, tu seras une mère qui allaitera ses enfants, et non plus une jeune fille!

Ainsi, abandonnant à la volupté leurs membres encore verts, ils jasaient ensemble, et leur union furtive s'accomplit! La jeune fille s'étant relevée, mena silencieusement paître ses brebis, les yeux baissés de honte, mais le cœur secrètement en fête! Daphnis, près de ses génisses, songeait avec joie à la victoire de son amour!

BION ET MOSCHUS

Bion et Moschus, comparables en cela aux grands poètes grecs, mêlent harmonieusement l'amour et la nature. Mieux que tous les autres, peut-être, ils savent aiguiser l'expression et chanter en termes, toujours choisis avec goût, l'énergie brûlante de la volupté des sens.

Ils sont fidèles à la mythologie hellénique; mais ils l'interprètent et l'appliquent avec bonheur à la vie de tous les jours. La Cypris de Bion chante, sur le corps de son amant, un cantique d'amour où la

passion s'exprime comme elle fait dans celui de Salomon. Chaque mot est un charbon ardent. Et pourtant nulle crudité!

A son tour, Moschus raconte dans des vers, dont la forme même a quelque chose de souverainement voluptueux, les amours d'Europe et de Zeus. Sans choquer le lecteur, il nous dit comment un taureau emporte une jeune fille, comment il l'invite à la caresse, comment il éveille ses sentiments.

Mais, qu'il s'agisse de Bion ou de Moschus, la nature prend part, dans le poème, au réveil des sens et à l'épanouissement du cœur des personnages humains. Et il en naît une poésie débordante, une poésie panthéistique où s'entremêlent passionnément les baisers des fleurs, des bêtes et des hommes.

Les Idylles de Bion

CHANT FUNÈBRE D'ADONIS

Chante, ô ma lyre, chante le trépas du bel Adonis! « Le bel Adonis n'est plus! » gémissent les Amours. Ne sommeille plus, ô Cypris! dans ta robe de pourpre; réveille-toi, déesse infortunée, revêts tes habits de deuil, frappe ta poitrine et crie à tous : « Le bel Adonis n'est plus! »

Chante, ô ma lyre, le bel Adonis; les Amours te feront écho!

Adonis est étendu dans la montagne : une dent cruelle a blessé profondément sa cuisse d'albâtre; sa respiration se réduit à un souffle léger; Cypris tremble de peur. Un ruisseau de sang noir inonde ses membres de neige; sous les sourcils, l'œil s'éteint lentement, les roses tombent de ses lèvres, le baiser même, à qui Cypris ne saurait renoncer, y meurt sans retour. La déesse trouve encore de la douceur au baiser de cette bouche refroidie. Mais Adonis ne sait pas qu'elle baise ses lèvres jusque dans le trépas!

Chante, ô ma lyre, le bel Adonis; les Amours te feront écho!

Une blessure, une cruelle blessure déchire ta jambe, ô Adonis! mais Cypris en porte une plus terrible au fond du cœur! Ses chiens fidèles hurlent douloureusement autour de lui; les Nymphes, filles des montagnes, pleurent à ses côtés; mais Aphrodite erre, les cheveux en désordre, sans voile, les pieds nus, folle de douleur, parmi les ténèbres des bois. Les ronces déchirent les pieds de la déesse errante et boivent son sang divin. Qu'importe! elle se précipite avec des cris lamentables à travers les

profondes vallées, appelle son époux assyrien, le redemande à tous les échos!

Malheur à toi, Cythérée, malheur à toi! Les Amours mêlent leurs pleurs aux tiens!

Tandis qu'un sang noir jaillit de la blessure et inonde sa poitrine, sa gorge, jadis de neige, se colore de pourpre. « Malheur à toi, ô Cythérée! » s'écrient les Amours en chœur. Avec son tendre époux s'en sont allés les charmes de son corps divin. Belle était Cypris du vivant d'Adonis; avec Adonis a disparu la beauté de Cypris. Hélas! hélas! Toutes les montagnes, toutes les forêts pleurent Adonis. Tristes, les fleuves pleurent douloureusement sur Aphrodite; et ce sont des larmes que, du haut des monts, les sources répandent sur Adonis; les fleurs pâlissent de chagrin; partout, à travers la montagne, à travers les vallons boisés retentissent les cris de douleur de Cythérée. Et l'Écho lui répond : « Mort est le bel Adonis! » Qui donc ne verserait pas une larme sur le triste amour de Cypris?

Lorsqu'elle vit et reconnut la mortelle blessure d'Adonis, lorsqu'elle aperçut la tache purpurine du sang sur sa cuisse flétrie, elle leva

les bras au ciel avec ces mots : « Reste, Adonis ! reste, malheureux ! que je te prenne une dernière fois dans mes bras, que je t'enlace et pose mes lèvres sur tes lèvres ! Un instant seulement réveille-toi, Adonis, pour mon dernier baiser ! Donne-moi ta bouche, tant qu'il y reste un souffle de vie ! Que ton haleine remonte de ton âme jusque dans ma bouche, et qu'elle se répande dans ma poitrine, afin qu'en savourant ce doux philtre, je boive ton amour jusqu'à la lie ! Ton baiser, je le conserverai, comme toi-même, puisque tu me fuis, ô malheureux ! Tu fuis loin de moi, cher Adonis ; tu descends sur les bords de l'Achéron, vers le roi redoutable et cruel. Et moi, malheureuse, je vis et ne puis, comme déesse, te suivre là-bas ! Prends donc mon époux, ô Proserpine ; tu es bien plus puissante que moi, et c'est vers toi que descend tout ce qu'il y a de beau. Je suis au comble de l'infortune et mon chagrin est sans bornes : il me faut à la fois pleurer sur la mort d'Adonis et trembler devant toi ! O trois fois cher époux ! tu meurs et mon amour s'envole comme un songe. Cythérée est veuve ; les Amours errent sans but dans ma

demeure; ma ceinture a péri avec toi. Mais aussi, téméraire, pourquoi allais-tu à la chasse? O Beauté, d'où te vient cette témérité de combattre une bête féroce? »

Ainsi gémissait Cypris, et les Amours lui faisaient écho : « Malheur à toi, triste Cythérée, il n'est plus le bel Adonis! » Et Cypris verse autant de larmes qu'Adonis perd de sang; et les deux ruisseaux, en se répandant sur le sol, se changent en fleurs; le sang engendre des roses; les larmes enfantent l'anémone. Mais ne va pas, ô Cypris, pleurer ton époux à l'ombre des grands chênes; déjà s'apprête pour Adonis une couche moelleuse, une couche de feuillages. Regarde, Cythérée, le voici étendu sur ta propre couche!

Tu es mort, Adonis, et jusque dans la mort tu gardes ta beauté, on dirait que tu sommeilles dans ton trépas!

Étends-le sur ces tapis profonds, où il reposait jadis, où, durant la nuit, le divin sommeil le berçait à tes côtés, sur ta couche dorée. La tristesse enveloppe maintenant ton époux. Jette sur lui des guirlandes et des fleurs. Tout est mort, tout s'en est allé avec lui! Les fleurs se

sont flétries! Inonde-le d'essences odorantes, ô déesse! inonde-le de parfums!

Mais périssent tous les parfums! car ton parfum n'est plus, cher Adonis! Le voici étendu, pâle, sur des vêtements de pourpre; autour de lui gémissent les Amours éplorés; en son honneur ils ont coupé leur chevelure. L'un foule aux pieds ses flèches; l'autre, son arc; celui-ci brise le carquois vidé; celui-là délie ses chaussures. Ils s'empressent tous d'apporter de l'eau dans des vases d'or, de laver sa cuisse blessée, de rafraîchir son visage en agitant leurs ailes légères.

« Hélas! Cythérée, hélas! » gémissent en chœur les Amours.

Sur le seuil de son temple, Hyménée a soufflé son flambeau et dispersé aux quatre vents la couronne nuptiale. On n'entend plus le doux cri : « Hymen! hymen! » mais ce mot lugubre : « Hélas! hélas! » Malheureux Adonis! et plus encore, ô Hyménée! Les Charites répandent leurs larmes sur le fils de Cinyre : « Il n'est plus, le bel Adonis! » se disent-elles les unes aux autres. « Hélas! Cythérée, hélas! » gémissent en chœur les

Amours; et leurs cris sont plus perçants que les tiens, ô Dioné!

Les Muses élevèrent leurs voix plaintives : « Adonis, reste avec nous! » chantent-elles; mais il ne prête pas l'oreille à leur appel; car, le voudrait-il, Proserpine ne le délivrerait point.

Cesse de soupirer, ô Cythérée; mets un terme à ton chagrin : l'an prochain, il te faudra encore et pleurer et gémir.

Les Idylles de Moschus

I

L'AMOUR FUGITIF

A grands cris, Cypris appelait l'Amour, son fils : « Si quelqu'un a vu l'Amour errer par les chemins, sachez qu'il a fui loin de moi ; celui qui m'en donnera des nouvelles, recevra une récompense, et cette récompense sera un baiser de Vénus ! Si vous me le ramenez, vous aurez même quelque chose de plus. Cet enfant porte des marques distinctives, et vous le reconnaîtriez entre vingt autres.

Il n'a pas le teint pâle; il est semblable au feu. Il a les yeux remplis de flammes, l'esprit malin, le parler doux; car, chez lui, les paroles ne sont pas l'écho de l'âme. Sa voix est douce comme le miel, et pourtant il s'y rencontre un filet de fiel. Il est trompeur et terrible en tout; c'est un enfant qui se plaît aux jeux sanglants. Sa tête se perd sous les boucles de son opulente chevelure, mais l'impudence éclate sur ses traits. Ses mains sont à la fois petites et fines, mais elles lancent des flèches qui frappent au loin, qui atteignent jusqu'au sombre roi des enfers. Certes, il va le corps tout nu; mais sa pensée demeure impénétrable; il voltige comme l'oiseau, enfermant dans son cercle les hommes et les femmes à tour de rôle, et se fixant au fond des cœurs. Petit est son arc, petites sont les flèches qu'il y place; mais cet arc léger lance ses flèches jusque dans les profondeurs du ciel. A ses épaules est suspendu un petit carquois d'or, où sont les traits amers, qui souvent me blessèrent moi-même. Tout est redoutable en lui, tout, mais d'abord le flambeau, qui, malgré sa petitesse, consume jusqu'au soleil!

Saisissez-le, amenez-le-moi dans les fers et ne vous laissez pas toucher de pitié! Si, d'aventure, vous le voyez pleurer, méfiez-vous-en : il vous trompe! S'il rit, resserrez ses liens; s'il veut vous embrasser, éloignez-vous de lui : terrible est son baiser, et ses lèvres sont empoisonnées. S'il dit : « Prenez tout ceci, je vous fais cadeau de toutes mes armes, » n'y touchez pas : c'est un présent perfide; toutes ses armes ont passé par le feu!

II

ENLÈVEMENT D'EUROPE

Lorsque les jeunes suivantes d'Europe furent arrivées dans les prairies émaillées de fleurs, elles se mirent à la cueillette, chacune prenant la sienne, l'une le narcisse odorant, l'autre l'hyacinthe, celle-ci la violette, celle-là le serpolet. Et sur la prairie fécondée par le printemps tombe toute une moisson de pétales. A l'envi, certaines d'entre elles cueillent le calice embaumé du souci d'or.

Cependant, au milieu de ses compagnes,

Europe, semblable à Vénus qui l'emporte dans le cercle des Charites, cueillait de sa main blanche la rose vermeille. Mais elle ne devait pas longtemps s'amuser à cueillir des fleurs, ni conserver intacte sa ceinture virginale; car lorsque Zeus l'aperçut, il sentit chavirer son cœur, atteint profondément par la flèche soudaine de Cypris, qui, seule, peut vaincre jusqu'au maître des dieux! Or, voulant éviter la colère et la jalousie de Junon, et surprendre la jeune âme de l'enfant, il voila le dieu, changea de forme et se transforma en taureau. Il n'était pas semblable ainsi aux taureaux qu'on nourrit dans les étables, ou qui de la charrue recourbée tracent des sillons dans la terre, ou qui paissent parmi les troupeaux, ou qui, pliés sous le joug, traînent à la ville, un lourd chariot; tout son corps était d'un jaune brun, mais un cercle d'argent brillait au milieu de son front; ses yeux glauques étincelaient de désirs; deux cornes de grandeur égale se recourbaient sur sa tête comme le croissant de la lune.

Il s'avança dans la plaine, sans effaroucher les jeunes filles. Bien mieux, celles-ci se plurent

à se rapprocher de lui, à le caresser dans sa douceur. Son souffle, d'ailleurs, respirait un parfum plus suave que celui qu'exhalait la prairie. Mais voici qu'il se serre contre la belle Europe, léchant doucement le cou de la vierge séduisante et se frottant contre elle. Et celle-ci le caresse, et de la main essuie l'écume qui inonde son mufle, et lui met un baiser sur le front. Le taureau y répond par un meuglement de joie; on eût dit le son voluptueux qui s'échappe de la flûte mygdonienne. Puis, courbant ses genoux, il considère Europe, tourne vers elle ses flancs et offre sa croupe puissante. Et la jeune fille, s'adressant à ses compagnes à la chevelure profonde : « Mes amies, mes chères amies, dit-elle, accourez, prenons place sur la croupe du taureau, et rions; car, en vérité, son dos large nous portera comme un char. Il a l'air doux et son aspect est aimable. Il n'a rien de commun avec les autres taureaux; ses manières sont celles d'un véritable être humain; il ne lui manque que la parole! »

Elle dit, et souriante, elle monte sur la croupe. Ses compagnes vont suivre son exemple, quand le taureau se redresse, et, sûr de sa proie long-

temps souhaitée, gagne en hâte les flots de la mer. Europe se retourne, appelle ses chères compagnes, leur tend les bras sans pouvoir les atteindre. Arrivé sur la grève, le taureau, semblable au dauphin, se jette en avant, marche sur les vagues énormes, tandis que la mer se calme sous ses pieds. Les monstres marins bondissent autour de lui; le dauphin, dans sa joie, s'ébat dans les vagues, les filles de Nérée surgissent de l'onde et, assises sur le dos des monstres, elles voguent à la rencontre du maître souverain. Neptune lui-même, qui ébranle les terres et les flots, aplanit les vagues, et guide son frère à travers les routes douteuses de l'océan. Cependant, à ses côtés, se groupent les tritons, dont le souffle puissant retentit au fond des abîmes, et qui sonnent sur leurs conques recourbées le chant triomphal de l'hyménée.

Assise sur la croupe du divin taureau, Europe, d'une main, saisit l'une de ses cornes menaçantes, de l'autre, relève les plis flottants de sa robe, afin qu'elle ne se mouille pas dans la blanche écume de l'eau. Le manteau de la jeune fille se gonfle comme une voile dans le

vent et la soulève doucement. Mais lorsqu'ils furent loin des bords de sa patrie, qu'elle ne put voir déjà ni les rivages battus des flots, ni la cime des montagnes, qu'elle n'aperçut, au-dessus de sa tête, que le firmament, sous ses pieds, que l'océan sans bornes, Europe jeta les yeux autour d'elle et dit ces mots : « Taureau divin, où me portes-tu ? Qui es-tu ? Comment peux-tu marcher sur des sentiers où ne vont que des êtres sans pieds ? Ne crains-tu pas les abîmes ? Seuls, les vaisseaux, ces voyageurs du flot, savent se tenir sur les vagues ; les taureaux craignent de faire route à travers la houle de l'océan. Quelle eau douce, quelle nourriture trouves-tu sur l'onde salée ? Serais-tu quelque divinité ? Tu fais ce qui ne sied qu'aux dieux ! Les dauphins ne vont pas sur la terre ferme ; les taureaux ne parcourent pas les vagues ; et pourtant tu cours sur la terre et sur les flots, sans trembler, et tes sabots te servent de rames. Qui sait ? si tu t'élançais dans l'air azuré, tu planerais comme un oiseau léger ! Hélas ! infortunée que je suis ! j'ai fui loin du foyer paternel, et voici que m'emporte un taureau ! et je vais seule sur des mers étrangères vers un but

inconnu. Mais toi, Neptune, qui commandes à la mer écumante, viens à mon secours! J'espère connaître enfin celui qui trace ma route à travers les flots; car, sans une divinité, je ne parcourrais pas de la sorte la route humide de l'océan! »

Elle dit, et le taureau encorné lui répond : « Courage, jeune fille, ne crains rien des vagues de l'abîme; je suis Zeus lui-même, bien qu'à tes yeux je semble être un taureau; car je prends l'aspect qui me plaît. Parce que je soupire après toi, j'ai parcouru, sous la forme d'un taureau, la vaste étendue de la mer. Bientôt tu verras la Crète, où je coulai mon enfance; c'est là que se dressera pour toi la couche nuptiale; c'est là, que, dans mes bras, tu concevras des fils dont le sceptre commandera aux peuples de la terre! »

Il dit, et ses paroles furent vraies. La Crète apparut. Zeus reprit sa forme première, délia la ceinture d'Europe, et les Heures leur préparèrent la couche de l'hyménée. Et la jeune fille, vierge naguère, devint vite l'épouse de Zeus, à qui, dans ce lieu même, elle donna des enfants.

SAPPHO

Sappho était née dans cette île de Lesbos, connue des anciens pour ses amours étranges et contre nature. Restée veuve à un âge où la femme commence seulement à s'initier à la volupté de l'âme et du corps, elle se consacra, en même temps qu'à la poésie, aux entretiens câlins et aux caresses défendues avec les femmes les plus illustres de Lesbos, Athis, Andromèda, Télésippa, Mégara, Cydno, et cette autre poétesse, Erinna, dont les fragments parvenus jusqu'à nous révèlent un talent supérieur.

Jusqu'à quel point est-on en droit de reprocher à Sappho le vice lesbien ? Nous ne le saurons jamais. Les Hellènes, femmes ou hommes, parlaient et écrivaient une langue si chaude, si poétique, si remplie d'images sensuelles, qu'il est fort difficile de faire, aujourd'hui, le départ entre ce qui ne fut chez eux que tendresse et ce qui fut réellement passion ou sensualité répréhensible.

D'autre part, il ne nous reste de Sappho que très peu de chose. Nous avons tenté même, afin de montrer la poétesse sous son jour véritable, de rattacher ensemble et de compléter les fragments les plus marquants de ses odes amoureuses.

Les Odes de Sappho

I

HYMNE A VÉNUS

Fille de Zeus, immortelle Vénus, toi qui sièges sur un trône brillant, toi la plus habile aux ruses de l'amour, je t'en conjure, n'accable point mon âme sous le poids des chagrins et de la douleur! Exauce ma prière! Comme jadis, abandonne le palais de ton père, et descends vers moi sur ton char doré! Déployant leurs ailes légères, tes doux passereaux t'amenaient du haut de l'Olympe, et, lorsque tu

atterrissais, ô déesse ! un sourire éclosait sur tes lèvres divines ! Tu me demandais la cause de mes prières, et quels tourments me rongeaient le cœur ; de quels désirs je m'enflammais à nouveau, et quel être je voulais prendre dans le filet de mon inconstant amour.

« Qui donc, me disais-tu, qui donc, ô Sappho ! oserait te refuser ? Il te fuit aujourd'hui : demain, il se mettra à ta poursuite ; aujourd'hui, il dédaigne tes présents : demain, il t'en offrira lui-même ! Qu'il te néglige aujourd'hui : demain, il t'aimera malgré toi ! »

O Vénus, accours donc sans retard ! Viens me délivrer de mes plus cruels soucis ! Exauce les vœux de mon âme ! Ne me refuse pas ton secours tout-puissant !

II

SUR DES FEMMES AIMÉES

Heureux celui qui, doucement assis à tes côtés, écoute ta parole aimante, et voit le sourire éclore sur tes lèvres ! Et pourtant ce tableau me bouleverse jusque dans l'âme !

Tu parais, ô Télésippa, et la voix expire dans ma gorge, et ma langue s'attache à mon palais ! Une flamme étrange court dans toutes mes veines, les oreilles me tintent, une sueur froide m'inonde, mon corps frissonne, je deviens plus pâle que l'herbe flétrie, mon souffle s'arrête, il semble que je vais mourir !

O mon luth, chante mon amour !

Elle est souverainement tendre et délicate, Gyrine ; mais ses dédains m'ont jetée dans les bras de la belle Mnaïs ! Et voici que l'amour agite mon âme comme le vent fait les feuilles des chênes au sommet des montagnes !

Oui, je volerai sur les pics les plus élevés, je m'élancerai entre tes bras, ô toi, pour qui mon cœur soupire ; car c'est toi qui m'enflammes, car c'est pour toi seule que je me consume !

Mais tu m'oublies déjà ; tu aimes quelqu'un plus que moi ! Viens, je t'en conjure ! Orne tes beaux cheveux de couronnes de roses ; cueille de tes doigts délicats les branches de l'aneth ! A cueillir des fleurs, tu me paraîtras, dans ta jeunesse, plus belle encore et plus charmante ! De même que les victimes couvertes de fleurs sont plus agréables aux dieux, de même tu me

paraîtras plus douce au baiser, si tu t'en viens la tête couverte de guirlandes !

Écoute, ô ma tendre Athis, les airs mélodieux qui firent jadis les délices de mes amantes ! Déjà, le rossignol annonce le printemps, la nature est en fleurs, le sang brûle dans les veines ! Elles surgissent, le cou orné de guirlandes, plus belles, plus ravissantes que jamais ! Une onde fraîche s'épanche en murmurant de la source ; elle arrose les vergers et les prairies, c'est l'heure des caresses ! Venez, toutes ! si l'Amour est fils de la Terre et du Ciel, la douce Persuasion est fille de Vénus ! Réjouissez-vous tous, ô vous, que l'amour enchaîne dans ses liens ! Réjouis-toi, jeune épouse ; réjouis-toi, jeune époux, que les désirs poussent vers le seuil de la chambre nuptiale !

Tandis que je dormais, un doux songe m'a transportée dans les bras de la charmante Cythérée ! Hélas ! le bruit des feuilles agitées par le vent a dissipé mon sommeil ! Les chants de Cythérée étaient plus doux que les sons de la lyre, ses charmes étaient plus précieux que l'or le plus pur !

O Gyrine ! comment une femme grossière

et sans art a-t-elle pu charmer ton esprit et enchaîner ton cœur? Elle ne sait pas même laisser flotter avec grâce les plis de sa robe! J'aime Mnaïs, j'en aime vingt autres; mais si tu voulais me revenir, je les oublierais toutes à la fois!

La Lune et les Pléïades sont déjà couchées; la Nuit a parcouru la moitié de sa route, déjà l'Aurore pose son pied d'or sur l'horizon, et moi, malheureuse, je suis seule sur ma couche, accablée sous le chagrin!

O ma tendre mère! la redoutable Vénus m'a soumise à son joug impérieux, je suis tout entière la proie de l'amour!

ANACREON

Anacréon naquit à Téos, dans le pays des violettes que les Grecs appelèrent l'Ionie. Ses odes, et personne ne s'en étonnera, respirent le parfum de son pays natal.

Sa vie entière, consacrée à l'amour et au vin, à la blonde Cythérée et au rouge Bacchus, se retrouve, avec sa franche gaieté et sa mélancolie discrète, dans les poèmes qui firent le charme des Hellènes du sixième siècle, et dont il ne nous reste que des fragments le plus souvent contestés par les critiques.

Mieux que les autres poètes érotiques de l'antiquité, Anacréon nous enseigne l'influence des joyeuses libations sur la passion amoureuse; car si le vin donne de l'ardeur aux vieillards, il leur donne aussi l'oubli de leurs mécomptes.

C'est une joie que de voir ce poète, dont la chevelure blanche se couronne de roses, assister aux festins où les jeunes vierges oublient, pour mieux fêter leur éternel amoureux, de répondre aux œillades des jeunes hommes. De tous les chantres de l'amour, il est peut-être le seul qui ait pu sourire aussi longtemps à la femme sans tomber dans le ridicule !

Les Odes d'Anacréon

I

SUR LES FEMMES

La nature a donné des cornes aux taureaux, des sabots aux coursiers, la vitesse aux lièvres, aux lions une gueule profonde armée de dents, aux poissons des nageoires, aux oiseaux des ailes, aux hommes la sagesse. N'ayant plus rien pour les femmes, elle leur donna la beauté qui vaut à la fois tous les boucliers et tous les glaives; car une belle triomphe et du fer et du feu !

II

L'AMOUR MOUILLÉ

Au milieu de la nuit, à l'heure où l'Ourse tourne autour de la main du Bouvier, où, vaincue par le sommeil, la race entière des mortels se livre au repos, l'Amour vint heurter à ma porte. « Qui es-tu, m'écriai-je, toi qui ébranles ma porte et viens interrompre mes songes ? — Ouvre, me répondit l'Amour, sois sans crainte : je ne suis qu'un enfant. Trempé de pluie, j'erre dans les ténèbres d'une nuit sans lune ! »

A ces mots, je me sentis pris de compassion ; j'allumai vite ma lampe et ouvris ma porte. En vérité, j'aperçois un enfant tout jeune, avec un arc, des ailes et un carquois. Je l'assois près du foyer, je réchauffe ses petites mains dans les miennes, et j'exprime l'eau de ses cheveux mouillés. A peine est-il remis du froid : « Maintenant, dit-il, essayons cet arc et voyons si la corde mouillée n'a pas perdu sa force sous la pluie. »

Il tend l'arc et me décoche une flèche dans le cœur; je sens comme la piqûre d'un taon : et lui de sauter de joie et de rire : « Étranger, dit-il, ris donc avec moi : mon arc n'est pas endommagé, mais ton cœur l'est sûrement ! »

III

SUR UN AMOUR EN CIRE

Certain jeune homme cherchait à vendre un Amour en cire. Je m'approche de lui : « A quel prix, dis-je, me vends-tu cette œuvre de tes doigts ? » Et lui de me répondre en dialecte dorique : « Prends-le au prix que tu voudras. S'il faut te le dire, je ne suis pas modeleur de cire, mais je ne veux plus habiter avec l'Amour dont les désirs ne sauraient se borner. — Soit ! donne-le-moi, et me le donne pour une drachme, ce doux compagnon de lit. Quant à toi, Amour, embrase-moi bien vite, sinon je te fais fondre au feu ! »

IV

SUR LUI-MÊME

Les femmes me disent : « Anacréon, tu es vieux. Prends un miroir et te regarde : tu n'as plus de cheveux et ton front est poli. » J'ignore si j'ai encore des cheveux ou s'ils s'en sont allés; mais ce que je sais, c'est que plus un vieillard s'approche du terme fatal, plus il lui convient de se livrer aux jeux et aux plaisirs !

V

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR

Je veux, oui, je veux aimer ! L'Amour m'y engageait naguère; mais, dans mon ignorance, je ne me laissai point persuader. Et lui, prenant

soudain son arc et son carquois d'or, me provoque au combat. Pour moi, semblable à Achille, j'endosse une cuirasse, et, saisissant une pique et un bouclier, je combattis avec l'Amour. Il me décoche des traits, et je fuis. Dès qu'il eut épuisé toutes ses flèches, il se prit de colère, et, se lançant lui-même en guise de trait, il pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je me sentis défaillir.

Vainement, je me couvre d'un bouclier ! A quoi peut servir un rempart contre un ennemi qui occupe la place ?

VI

A UNE JEUNE FILLE

Jadis, sur les rivages de la Phrygie, la fille de Tantale fut changée en rocher; jadis, métamorphosée en hirondelle, la fille de Pandion déploya ses ailes dans le ciel. Pour moi, je voudrais devenir ton miroir, afin que tu me regardes sans cesse; ta tunique, afin que tu me portes

toujours sur toi ! Et je voudrais être aussi, ô ma bien-aimée ! l'onde où se baigne ton beau corps, l'essence dont tu te parfumes entière ; la bandelette qui court sous tes deux seins ; le collier de perles qui orne ton cou ; les sandales que foule ton pied mignon !

VII

SUR SA MAÎTRESSE

Allons, peintre habile, peintre le meilleur, toi qui es le roi de cet art qui fleurit à Rhodes, prends tes pinceaux et trace, suivant ma pensée, le portrait de ma maîtresse absente ! Peins d'abord les boucles de sa chevelure noire ; et, si la cire le permet, qu'il s'en exhale un lent parfum ; peins son front d'ivoire d'où roulent jusqu'aux rondeurs de la joue ses cheveux brillants comme la pourpre. Que l'écart entre les sourcils ne soit ni trop grand, ni trop petit ; mais qu'ils tracent, comme chez ma maîtresse, un arc sombre, un arc fin comme un trait, au-

dessus de ses paupières. Que son regard soit plein de flamme ; que son œil soit à la fois azuré comme celui de Minerve, et humide d'amour comme celui de Cythérée ! Pour peindre le nez et les joues, mêle les roses et le lait. Que ses lèvres respirent la séduction et appellent le baiser ! Que les Grâces voltigent en chœur sur son menton voluptueux et le marbre de son cou ! Que le reste de son corps se perde dans les plis d'une robe purpurine, et qu'il ne reste visible que ce qu'il en faut pour déceler sa beauté !

C'est tout. Je la vois ! Tout à l'heure, ô portrait, tu vas parler !

VIII

LES FLÈCHES DE L'AMOUR

Un jour, Cupidon ne vit pas une abeille assoupie dans le cœur d'une rose : il en fut piqué au doigt. Il jette un cri, se sauve et vole, tout endolori, vers la belle Cythérée : « Ma mère,

je suis perdu, dit-il, je suis perdu, je me meurs : un petit serpent ailé, que les laboureurs appellent abeille, m'a piqué ! — Hélas ! lui répond sa mère, si le dard de l'abeille fait tant de mal, juge combien doivent souffrir ceux que tu frappes de tes flèches ! »

IX

SUR LUI-MÊME

Quand je bois du vin, mon cœur, transporté de joie, se met à chanter les Muses.

Quand je bois, les soucis, les pensées inquiètes s'envolent sur l'aile des vents qui battent les mers.

Quand je bois, Bacchus, qui met l'esprit en gaieté, me berce, ivre de joie, parmi les chauds parfums des fleurs.

Quand je bois, je couronne mon front de guirlandes et chante les plaisirs d'une vie sans soucis.

Quand je bois, ma chair exhale de suaves

parfums, et, une jeune fille enlacée dans mes bras, je chante Cypris.

Quand je bois, ma raison se noie au fond des coupes remplies, et je me plais à me mêler aux rondes des vierges.

Quand je bois, je prends le seul bien qui m'appartienne en propre, le seul que j'emporterai avec moi, quand viendra le trépas commun à tous les hommes.

X

SUR UN FESTIN

Buvons du vin ! chantons gaiement l'inventeur de la danse, Bacchus, l'ami des chants joyeux, le compagnon des amours, l'amant béni de Cythérée ! Il est le père de l'ivresse; sa présence calme les chagrins et endort les peines !

Et vous, gracieux enfants, apportez-moi une coupe où brille un heureux mélange, et le sombre chagrin va s'envoler au souffle du vent

qui passe. Donnez-moi la coupe, et noyons les soucis ! A quoi bon se laisser prendre aux chagrins ? Connaissons-nous l'avenir ? Le terme fatal est un mystère pour nous ! Que je m'enivre et danse, et m'arrose de parfums ! Je veux folâtrer avec de belles jeunes filles !

Libre aux autres de pleurer et de gémir ! Nous, buvons gaiement et chantons Bacchus !

XI

SES GOUTS

J'aime follement et les danses et les jeux de Bacchus ; j'aime à jouer de la lyre en compagnie d'un convive imberbe ; mais j'aime d'abord, le front joyeusement orné d'une couronne d'hyacinthes, à m'ébattre parmi de jeunes vierges !

Mon cœur ignore la haine.

Ne sachant pas ce qu'est l'envie mordante, j'évite de lancer les traits impuissants d'une langue insolente.

Je déteste les querelles que provoque le vin dans les festins licencieux.

C'est au milieu des jeunes filles, à la beauté fraîchement éclose, que je me plais à danser aux sons de la lyre, et à couler dans le repos une existence paisible.

XII

L'AMOUR ET L'ARGENT

Il est pénible de ne pas aimer, il est pénible d'aimer; mais, avant tout, il est pénible de ne pas posséder l'objet qu'on aime!

L'Amour ne regarde pas à la naissance; il méprise le talent et les charmes du caractère; il n'a d'yeux que pour l'argent. Malheur à celui qui le premier aima l'argent!

L'argent qui ne connaît ni frères, ni parents, qui engendre les guerres et les meurtres, qui enfin — et c'est là le pire de ses crimes — fait le malheur des amants!

XIII

LA VENDANGE

Jeunes gens et jeunes filles portent à l'envi sur leurs épaules le noir raisin tombé dans les corbeilles. Ils le jettent sous le pressoir où les hommes seuls le foulent, expriment le jus de la grappe, chantent à grands cris un hymne au dieu du pressoir, et regardent bouillonner dans les tonnes la liqueur nouvelle du joyeux Bacchus.

Sitôt que le vieillard l'a bue, il danse d'un pied mal affermi et secoue sa blanche chevelure. Mais le jeune homme, féru d'amour, surprend la jeune vierge qui, doucement allongée sur une couche de feuillage et domptée par le sommeil, repose sans crainte ses membres délicats. Il la provoque au baiser, cherche à lui faire devancer l'heure de l'hyménée, et, dans son impuissance à la persuader par ses paroles, la saisit malgré elle, et sur son beau corps

ferme les bras; car le jeune homme enflammé par Bacchus ne connaît pas de frein dans sa folie amoureuse.

XIV

SUR LA ROSE

Puisque le printemps nous revient couronné de fleurs, je chanterai la rose, la reine des festins !

La rose est l'haleine des dieux, le charme des mortels, la fraîche parure des Grâces, l'ornement de Vénus et des Amours. Elle fleurit dans les fables; elle est la préférée des Muses. Il est doux de la cueillir parmi les buissons épineux; il est doux de chauffer doucement dans ses doigts et d'aspirer le parfum de cette fleur de l'Amour ! Pour les poètes, l'Aurore a des doigts de rose; les Nymphes, des bras de rose; Vénus, un teint de rose. Sans elle, que deviendrait le sage ? Que deviendraient les festins et les fêtes de Bacchus ? N'est-ce pas elle qui

chasse les maladies et protège la tombe des morts ? Elle triomphe du temps, et sa vieillesse, pleine de charmes, conserve tous les parfums de la jeunesse. Vous désirez connaître son origine ?

Quand Cythérée jaillit, toute humide de rosée, de l'écume et du baiser des flots, quand Zeus eut mis au jour Minerve, fille de son cerveau, la plus redoutable des déesses olympiennes, celle qui se plaît au bruit des armes, la terre fit fleurir de son sein cette fleur admirable, la rose, qui s'épanouit en mille nuances et rappelle l'éclat des dieux immortels. Mais, pour qu'elle fût la rose véritable, Bacchus répandit son nectar sur sa tige épineuse, et soudain se développa la fleur merveilleuse, la fleur éternelle !

XV

SUR UNE JEUNE FILLE

Pourquoi, cavale de Thrace, me lançant des

regards obliques, me fuir sans pitié ? Comme il me serait facile de t'imposer le frein, et, les rênes en main, de te faire tourner autour de la borne d'un stade ! Aujourd'hui tu pais dans la prairie, et te plais à bondir et à folâtrer : c'est qu'il n'est pas survenu encore un cavalier capable de bondir sur ta croupe !

XVI

SUR SES AMOURS

Si tu peux compter toutes les feuilles des arbres, si tu sais compter tous les flots de la vaste mer, je te charge de supputer mes amours. D'abord, pour Athènes, inscris vingt amours, et quinze autres encore; puis, pour Corinthe, des légions, car elle est située dans l'Achaïe, le pays des belles femmes ! Pour Lesbos, l'Ionie, la Carie et Rhodes, inscris-en deux mille. Tu t'étonnes ? Marque toujours, il reste de la place sur tes tablettes, et je ne t'ai encore rien dit de mes amours de Syrie, de

Canope, de Crète, cette île qui est riche en tout, et où l'Amour célèbre ses mystères à tous les foyers ! Veux-tu y ajouter de même les amours qui, au delà de Cadix, dans la Bactriane et dans l'Inde, ont ravi mon cœur ?

HYMNES HOMÉRIQUES

A côté d'Homère, des poètes de second ordre tentèrent de suivre l'exemple du chantre d'Achille et d'Ulysse. Incapables d'écrire ou de concevoir de grandes épopées, ils composèrent des poèmes de moindre importance, mais qui parurent si parfaits par la forme et si merveilleux par le fond, que les anciens n'hésitèrent pas à les attribuer à Homère lui-même.

Les HYMNES HOMÉRIQUES *peuvent, en effet, prendre rang à côté de l'*ILIADE *et de l'*ODYSSÉE, *dont ils paraissent, d'ailleurs, être le complément naturel. Entre tous, nous avons choisi celui qui*

fut écrit en l'honneur de Vénus, car il rentre naturellement dans le cadre de notre travail. Il y s'agit de l'amour qui unit une déesse à un mortel.

Une conception pareille n'avait rien d'étrange aux yeux d'un peuple, pour qui la beauté justifiait toutes les chutes. La Grèce antique, en effet, se plaisait à se représenter la procréation sous la forme d'un acte divin, d'où devaient sortir, en même temps et au même titre, la vie et la beauté. Qu'une déesse s'éprenne d'un mortel, qu'un dieu descende dans les bras d'une femme terrestre, cela est dans la règle; car la loi suprême, celle d'où dérive l'ordre, c'est l'amour. Le cosmos entier n'est harmonieux dans toutes ses parties que parce qu'il est régi par la plus sainte et la plus naturelle des passions.

Cette mythologie merveilleuse, où le baiser rayonne comme un éternel soleil, se retrouvera plus tard dans les MÉTAMORPHOSES *d'un Ovide. Mais combien elle se sera refroidie! La Rome d'Auguste n'avait plus la foi. Elle ne savait plus conter ces amours moitié divines, moitié humaines. Les homérides, eux, comprenaient et respectaient leurs mythes, et c'est pourquoi ils sont si souverainement poètes et si délicieusement amoureux!*

Hymnes Homériques

A VÉNUS

Muse, dis-moi les travaux de Vénus, de Cypris la fortunée, qui fit germer le doux fruit de l'amour dans le cœur des dieux, qui soumit à ses lois toute la race des hommes, et les oiseaux qui volent dans les airs, et les fauves que nourrit la terre, et les monstres que recèle l'océan. Tous, en vérité, se plaisent aux œuvres de la divine Cythérée !

Il n'est que trois déesses qu'elle ne peut ni séduire ni tromper : Minerve aux yeux d'azur, Diane au fuseau d'or et Vesta, première fille de Saturne. Mais, parmi les autres êtres, dieux bienheureux ou hommes mortels, nul ne peut se soustraire à l'empire de Vénus.

Zeus fit entrer dans l'âme de Vénus même le doux désir de s'unir à un homme mortel, afin qu'elle connût le baiser terrestre et qu'elle ne se vantât pas, un jour, le sourire sur les lèvres, dans l'assemblée des dieux, d'avoir réussi à unir les immortels aux femmes de la terre, de qui naissaient alors des enfants sujets au trépas, et les déesses à des hommes mortels.

Il lui mit donc au fond du cœur le doux désir de s'unir à Anchise, qui, en ces temps-là, fréquentait les hautes cimes de l'Ida fécond en sources, gardait les bœufs, et par sa beauté ressemblait aux immortels.

Or, lorsque l'aimable Vénus l'aperçut, elle l'aima, et le désir s'empara de son âme entière. Elle gagna Chypre et pénétra dans son temple parfumé de Paphos, où elle a un bois sacré et des autels remplis d'encens. Dès qu'elle y fut entrée, elle en ferma les portes brillantes, et les

Grâces, aussitôt, la plongèrent dans le bain et l'oignirent d'une huile incorruptible, pareille à celle dont se servent les dieux qui ne meurent jamais, huile ambrosiaque qui lui avait été offerte en sacrifice. Elle revêtit ensuite son manteau le plus beau, se para de ses joyaux d'or, et, souriante, s'élança vers Troie, abandonnant l'île fleurie de Chypre.

Elle fait en hâte ce voyage sur la crête des nuées, et gagne l'Ida fécond en sources et en bêtes fauves. Elle franchit les monts et se rend en ligne droite aux étables d'Anchise. Elle va, parmi les loups chenus, les lions terribles, les ours, les panthères redoutables aux cerfs. Leur vue est agréable à son âme, et elle remplit leurs cœurs de désirs, si bien qu'ils s'unissent deux à deux à l'ombre de leurs retraites.

Cependant elle atteint les cabanes solidement construites des pâtres. Elle trouve le vaillant Anchise, à qui les dieux ont fait don de la beauté. Il est seul près de son étable, où l'ont abandonné les autres : tous ils s'en sont allés à la suite de leurs bœufs dans les gras pâturages. Dans sa solitude, il se promène çà et là et fait retentir doucement sa cithare. La

fille de Zeus, Vénus, s'arrête devant lui, semblable, par la taille et la beauté, à une vierge impolluée, de peur qu'en l'apercevant il ne soit pris de crainte.

Or Anchise, quand ses yeux tombèrent sur elle, l'observa et demeura en admiration devant sa beauté, sa noblesse et ses magnifiques vêtements; et, en effet, Vénus était enveloppée d'un peplum plus brillant que le feu. Elle avait, en outre, des bracelets bien ouvragés; dans ses cheveux étincelaient des épingles; autour de son cou délicat resplendissait un collier d'or, artistement travaillé, lequel, chose admirable à voir, brillait sur sa tendre gorge comme la lune. L'amour s'empara d'Anchise, et il adressa ces paroles à Vénus :

« Salut, reine, l'une des bienheureuses, qui viens en cette demeure, Diane, ou Latone, ou la toute-puissante Vénus, ou la noble Thémis, ou Minerve aux yeux d'azur, ou peut-être l'une des Grâces, qui accompagnent tous les dieux, et qu'on appelle immortelles, ou bien encore l'une des Nymphes qui habitent ces belles forêts, ou l'une de celles qui fréquentent soit ces montagnes splendides, soit les sources de ces fleuves,

soit ces prairies verdoyantes. En vérité, sur une éminence, qu'on découvre de loin, je t'élèverai un autel et t'y ferai à toute heure de larges sacrifices. Mais toi, de ton côté, animée de bienveillance, accorde-moi d'être parmi les Troyens un homme comblé d'honneurs ; donne-moi une postérité florissante, donne-moi durant de longs jours une existence heureuse, fais luire pour moi le soleil, et que, sans soucis parmi ce peuple, j'atteigne le seuil de la vieillesse ! »

La fille de Jupiter, Vénus, lui répondit aussitôt :

« Anchise, le plus illustre des hommes nés de la terre, je ne suis pas une déesse : pourquoi me comparer aux immortelles ? Je suis mortelle, et c'est une mortelle qui m'a donné le jour. Mon père s'appelle Otrée, si parfois tu en as entendu parler ; il règne sur toutes les cités de la splendide Phrygie. Votre langue et la mienne, je les sais toutes deux à merveille ; car, à mon foyer, je reçus les soins d'une nourrice troyenne, et ce fut elle qui, dès la délivrance de ma mère, m'éleva comme jeune fille. C'est ce qui explique pourquoi je sais nos deux langues. Or, maintenant, le meurtrier d'Argus, qui porte

un rameau d'or, m'a enlevée du chœur de la bruyante Diane au fuseau d'or. Nous étions, là, beaucoup de Nymphes et de vierges séduisantes ; nous nous livrions à nos jeux, et une foule innombrable faisait cercle autour de nous. Le meurtrier d'Argus au rameau d'or m'enleva donc, me fit traverser des espaces cultivés par les mortels, de vastes solitudes, sans demeures ni cultures, où ne vivent que les fauves qui se repaissent de chairs crues, dans les vallées ombreuses. Il me semblait que mon pied ne foulait pas la terre productive des vivants.

« Cependant, il me disait appelée, épouse encore vierge, à la couche d'Anchise, et destinée à concevoir de toi de beaux enfants. Puis, lorsqu'il m'eut montré mon but, lorsqu'il eut achevé de parler, le puissant meurtrier d'Argus s'en retourna chez la tribu des immortels. Et moi, je suis venue à toi, car un destin irrévocable m'y poussait.

« Mais toi, par Zeus, par tes nobles parents, car ce ne sont point des époux indignes qui ont donné le jour à un tel homme, je t'en conjure, lorsque tu m'auras emmenée, ignorante de l'hymen et des œuvres de l'Amour, montre-

moi à ton père, à ta mère respectable, à tes frères, sortis de la même souche, car je ne serai pas une belle-sœur différente de ce qu'ils sont, je leur ressemblerai plutôt ! et ils te diront si je serai ou non une épouse digne de toi. Envoie, en hâte, un messager chez les Phrygiens aux coursiers rapides; qu'il parle à mon père et à ma mère, bien que celle-ci soit dans l'affliction. Ils t'enverront beaucoup d'or et de vêtements tissés; et tu accepteras des présents à la fois beaux et nombreux. Lorsque tu auras fait cela, prépare des noces joyeuses, qui soient agréables aux hommes et aux dieux immortels ! »

A ces mots, la déesse fait pénétrer dans son âme le doux désir; et, dompté par l'amour, Anchise s'exprima en ces termes :

« Si tu es vraiment une mortelle, si une femme t'a mise au monde, si, comme tu le dis, le célèbre Otrée est ton père, si tu viens auprès de moi par la volonté de Mercure, le messager immortel, tu seras, à tout jamais, appelée mon épouse; aucun des dieux, désormais, aucun des hommes ne m'empêchera de m'unir d'amour à toi sur le champ ! Apollon lui-même me lan-

cerait-il, de son arc d'argent, des traits redoutables, ou me fallût-il, après avoir partagé la couche d'une femme semblable aux déesses, descendre dans la demeure de Pluton ! »

Il dit et lui prend la main. La séduisante Vénus, les yeux détournés, marche à reculons vers la couche magnifiquement dressée, où s'étendait d'ordinaire le roi. Elle était formée de moelleux tapis, et recouverte de peaux d'ours et de lions à la voix terrible, qu'il avait tués lui-même dans les hautes montagnes.

Lorsqu'ils furent montés sur la couche élégamment disposée, Anchise dévêtit d'abord Vénus de son brillant manteau, défit les agrafes et les bracelets recourbés, ôta les épingles et les colliers ; ensuite, il dénoua la ceinture et enleva les vêtements précieux, qu'il déposa sur un siège orné de clous d'argent. Enfin, par la volonté des dieux et du destin, un homme donna le baiser à une déesse immortelle, ignorant qui elle était.

Au moment où les pâtres ramènent, des prés fleuris à l'étable, les bœufs et les grasses brebis, Vénus répandit sur Anchise un sommeil doux et profond ; puis elle revêtit ses magnifiques

vêtements. Ayant ainsi couvert son beau corps, la plus noble des déesses se tint debout auprès de la couche, dans la maison bien construite, et redressa la tête. Et l'immortelle beauté de son visage resplendit, ainsi qu'il convient à Cythérée à la belle chevelure. Puis la déesse réveilla Anchise, en l'appelant par son nom, et lui dit :

« Debout, fils de Dardanos ! pourquoi dors-tu d'un sommeil si profond ? Dis-moi si je te semble telle que tu m'as vue d'abord. »

Elle dit, et Anchise, tiré soudain de son sommeil, prêta l'oreille. Lorsqu'il vit le cou et les beaux yeux de Vénus, il fut pris de crainte, détourna ses regards, puis, voilant son visage et se retournant vers elle, il la supplia en lui adressant ces paroles ailées :

« Aussitôt que mes yeux t'eurent vue, ô déesse, je reconnus en toi une immortelle, mais tu ne m'as pas dit vrai. Or, je te prie, par Zeus porte-égide, ne me laisse pas, parmi les mortels, vivre sans force; prends pitié de moi, puisque l'homme, qui a dormi dans les bras d'une déesse immortelle, ne doit pas vivre longtemps. »

Mais la fille de Zeus, Vénus, lui répondit :

« Anchise, de tous les mortels le plus illustre, rassure-toi, ne conserve aucune crainte dans ton âme : tu n'as pas à redouter de souffrir du mal, soit de ma part, soit de celle des autres bienheureux, car tu es cher aux immortels. Tu auras un fils bien-aimé, qui règnera sur les Troyens, et à ses fils en naîtront d'autres sans fin. Son nom sera Enée (le terrible), parce que j'ai ressenti une douleur terrible d'être entrée dans la couche d'un homme. Mais c'est dans ta race qu'il se rencontre toujours des hommes égaux aux dieux par la taille et la beauté.

« C'est bien dans ta famille que l'Aurore au trône d'or enleva Tithon, semblable aux immortels. Elle implora du fils de Saturne qu'il fût à l'abri de la mort et qu'il vécût des jours sans fin, et Zeus, d'un signe de tête, y consentit et tint sa promesse. L'insensée ! la vénérable Aurore ne songea pas à demander pour lui la jeunesse et à le préserver de l'odieuse vieillesse. Tant qu'il jouit de la jeunesse adorée, charmé de l'Aurore au trône d'or, fille de l'éther, il demeura sur les rives de l'Océan, aux confins de la terre. Mais lorsque les premières boucles

blanches se déroulèrent de son beau front et que son noble menton blanchit, la vénérable Aurore s'éloigna de sa couche. Pourtant, le gardant dans son palais, elle le nourrit de mets ambrosiaques et le couvrit de riches vêtements. Enfin, quand la hideuse vieillesse l'eut tout à fait accablé, qu'il ne put ni se déplacer, ni rester debout, elle prit, en son cœur, le parti qui lui parut le meilleur : elle le relégua dans un appartement dont elle ferma les portes brillantes. Là, sa parole se répand incompréhensible; il n'a plus rien de la force qui animait ses membres flexibles.

« Certes, je ne te prendrai pas de la sorte parmi les bienheureux, pour que tu sois immortel et coules des jours sans fin ! Pourtant, s'il t'était donné de vivre tel que te voici, avec cette taille et cette beauté, si tu étais appelé mon époux, jamais la douleur n'aurait prise sur mon âme ! Mais, hélas ! la vieillesse niveleuse ne tardera pas à s'emparer de toi, l'impitoyable, qui se tient toujours auprès des hommes, faucheuse, accablante, et qui fait horreur aux dieux mêmes. A cause de toi, je serai sans cesse exposée à la pire des humiliations parmi les

immortels. En effet, jusqu'à ce jour, ils redoutaient les propos et les conseils par lesquels j'avais jeté tous les dieux dans les bras des femmes mortelles. Oui, ma volonté les avait subjugués, et voici qu'il ne me sera plus permis de leur rappeler cela, puisque j'ai grandement péché moi-même ! Mon esprit s'est laissé entraîner à une faute terrible, indiscible : je porte un enfant sous ma ceinture virginale, pour m'être donnée à un mortel !

« Dès que cet enfant aura vu la lumière du soleil, il sera nourri par les Nymphes des montagnes à la gorge profonde, lesquelles habitent le sommet de ce mont divin, et ne suivent la loi ni des hommes ni des immortels. Elles jouissent d'une longue existence, prennent une nourriture céleste et forment des rondes avec les dieux. Les Silènes et le perspicace meurtrier d'Argus s'unissent d'amour avec elles, au fond des grottes ombreuses. Là, des sapins et des chênes superbes, nés en même temps qu'elles, croissent sur la terre nourricière des hommes. Ils se dressent dans leur grandeur ; les Nymphes les appellent le temple des bienheureux ; et les hommes n'y portent jamais la hache.

« Mais, lorsque la Parque y pousse la mort, les beaux arbres se dessèchent sur pied, leur écorce s'effrite, leurs rameaux tombent, tandis que l'âme des Nymphes abandonne la lumière du soleil. Ce sont elles, qui garderont mon fils et le nourriront; et, lorsqu'il aura atteint l'âge aimable de l'adolescence, elles te l'amèneront ici et te le feront connaître, car il est aussi ton enfant. D'ailleurs, pour que le souvenir de ces événements ne s'efface pas de ma mémoire, je viendrai moi-même, la cinquième année, et te ramènerai ton fils. Et quand tes yeux verront cette fleur de jeunesse, tu seras dans la joie, car ton fils sera semblable aux dieux.

« Tu le conduiras aussitôt vers Ilion battue par les vents; et si l'un des hommes mortels te demande quelle mère porta ton fils dans ses flancs, tu te souviendras de leur dire qu'il provient d'une Nymphe au teint de rose, qui habite sous les ombrages de ces montagnes. Si tu dis la vérité, si tu t'avises, dans ta folie, de te vanter d'avoir reçu un baiser d'amour de Cythérée à la belle chevelure, Zeus irrité te frappera de la foudre.

« Voilà ce que j'avais à te dire, et ton esprit

m'a comprise. Retiens-toi, ne me nomme point, redoute la colère des dieux ! »

Elle dit, et s'élança dans le ciel battu des vents.

Table

Pages

Préface.

Longus 3
Daphnis et Chloé. 5
Platon 29
Le Banquet où de l'Amour. 31
Théocrite. 53
Les Idylles. 55
Bion et Moschus. 93
Les Idylles de Bion. 95
Les Idylles de Moschus. 105
Sappho. 117
Les Odes de Sappho 119
Anacréon. 129
Les Odes d'Anacréon 131
Hymnes homériques. 151

G. GASCHÉ, IMPRIMEUR
PARIS — 110, AVENUE D'ORLÉANS — PARIS

Ouvrages Parus

dans la

NOUVELLE COLLECTION

Prix broché : 3 fr. 50

J. DE LA HIRE.	*Maîtresse de Roy*. . . .	1 v.
P. CASTANIER .	*L'Orgie Romaine* . . .	1 v.
E. GAUBERT . .	*Les Petites Passionnées*.	1 v.
J. DE LA HIRE.	*La Torera*.	1 v.
J. BERTHEROY.	*Le Mime Bathylle* . . .	1 v.
PIERRE LOUYS.	*Scènes de Courtisanes*. .	1 v.
P. CASTANIER .	*Le Lotus du Gange*. . .	1 v.
G. DE DUBOR.	*Les Favorites Royales*. .	1 v.
A. BÉRARD. . .	*Marcella*.	1 v.
A. KELLER. . .	*Amours Antiques* . . .	1 v.
—	*La Grèce Antique Amoureuse*	1 v.

Prix des Reliures

Relié en bradel, dos plat, tête dorée.	6 »
Relié en demi-reliure à coins, filets or, tête dorée	8 50
Relié en maroquin plein, fer spécial sur le plat.	13 50

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur *Japon* et sur *Chine*, au prix de 25 francs.

Le Carillon Illustré

Revue Littéraire et Artistique paraissant tous les mois

ABONNEMENT

Pour la France	Pour l'Union Postale
2 fr. 50	3 francs

Administration & Rédaction : 21, Quai Malaquais, Paris.

Le *Carillon Illustré* est une revue littéraire et artistique. Celle-ci paraît régulièrement, chaque mois, en un fascicule de 16 à 20 pages et du format de notre collection " *Nymphée* ".

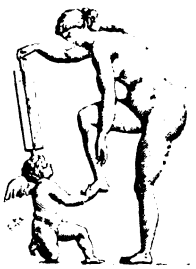
Chaque livraison du *Carillon Illustré,* imprimée sur beau papier, contient des chroniques littéraires et théâtrales, des contes et des nouvelles inédites de nos plus célèbres auteurs contemporains, ainsi que des illustrations dues à nos meilleurs artistes.

C'est une véritable Revue-bijou destinée aux bibliophiles, lecteurs de nos collections.

Le prix de l'abonnement au *Carillon Illustré* est de 2 fr. 50 par an pour la France et 3 francs pour l'Union Postale, que nous prions nos souscripteurs de nous faire parvenir en un *mandat-postal* à l'adresse de M. Louis BOREL, 21, Quai Malaquais, Paris.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année.

Les personnes qui enverront leurs souscriptions dans le courant de l'année, recevront tous les numéros parus de l'année courante.



Imp. G. Gasche, 110, Avenue d'Orléans, Paris.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

OCT 5 1923

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 419